L'EAU ET LE FEU

Ouvrages de George Sand.

Adriani	2 vol.
Mont-Revêche	4 vol.
La Filleule	4 vol.
Maîtres (les) **Sonneurs**	4 vol.
François le Champi	2 vol.
Piccinino	5 vol.
Le Meunier d'Angibault	3 vol.
Lucrezia Floriani	2 vol.
Teverino	2 vol.
La Mare au Diable	2 vol.

Ouvrages de Paul Duplessis.

Les grands jours d'Auvergne.	
Première partie, *Raoul Sforzi*	5 vol.
Deuxième partie, *Le gracieux Maurevert*	5 vol.
Les Etapes d'un Volontaire.	
Première partie, *Le Roi de Chevrières*	4 vol.
Deuxième partie, *Moine et Soldat*	4 vol.
Troisième partie, *Monsieur Jacques*	4 vol.
Le Capitaine Bravaduria	2 vol.
La Sonora	4 vol.

Sous presse :

Les Pervertis.
Un monde inconnu.
Le Grand-Justicier du roi.

Ouvrages de Paul de Kock.

Un Monsieur très tourmenté	2 vol.
Les Etuvistes	8 vol.
La Bouquetière du Château-d'Eau	6 vol.

Sous presse :

Madame de Monflanquin.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.

L'EAU

ET

LE FEU

PAR

G. DE LA LANDELLE

2

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1856

I

Le cordon de soie.

Les craintes de madame Molinarès n'avaient rien d'exagéré, tant le cordon joue un grand rôle dans les mœurs orientales. Et c'est là, sans contredit, ce qui doit nous faire chérir les us et coutumes des excellents

turcs dont la justice a pour premier mérite d'être si expéditive. Le bâton, le fouet, la corde apportent dans les relations extérieures, la police de l'État et le régime intérieure des harems, une paix que les cités et les ménages d'Occident ne sauraient assez envier.

Quelques esprits mal faits refuseront de prendre au sérieux des réflexions que nous suggère le sentiment du bon ordre, et peut-être trouveront-ils qu'elles manquent de logique. Les Turcs, répétons-le, furent toujours des hommes de bon sens, ronds en affaires, amis des solutions définitives et ne marchandant pas avec les mesures qui coupent court aux embarras de la vie.

Ali-Khodja, qui gouvernait à la turque,

aimait les procédés faciles et prompts. Or, les nœuds d'un cordon de soie peuvent dénouer des histoires beaucoup plus compliquées que celle de Frasquita Molinarès, dont la prétendue maigreur ne suffisait plus pour rassurer la favorite.

« Les goûts du Turc le plus passionné pour l'embonpoint peuvent se modifier. Frasquita était loin d'être osseuse et décharnée; en tout autre pays que dans les possessions du Grand Seigneur, elle aurait passé pour être bien prise dans sa taille : il n'est pas statuaire qui ne s'estimât heureux de trouver un tel modèle.

» Les deys d'Alger ont cela de commun avec la plupart des hommes qu'ils sont d'hu-

meur changeante. Si tout à coup les yeux musulmans d'Ali-Khodja se dessillaient, s'il s'avisait, comme un franc *ghiaour*, de s'apercevoir que les proportions irréprochables de la Frasquita étaient des attraits de plus, une révolution de harem devenait imminente.

» La grâce piquante de la captive, sa fraîcheur, l'éclat de ses yeux, sa beauté qui renaissait en quelque sorte depuis qu'elle ne redoutait plus tant les caprices du maître, pouvaient au premier moment séduire Ali-Khodja; et les danses espagnoles ont un attrait si puissant!... »

Les inquiétudes de la favorite furent telles qu'elle en maigrit. En se pesant, ce qui était

un de ses soins journaliers, elle se trouva plus légère d'une once. A quoi tiennent le crédit et les faveurs des grands!... Encore quelques onces de moins, elle n'aurait plus d'autre ressource que de cacher sa honte dans les profondeurs du harem.

Femme de tête, elle se fit servir en abondance des mets savoureux et soporitifs. — Elle dormit comme une marmotte et rêva que la Frasquita était étranglée. Rêve charmant, mais qui justifie trop les terreurs de madame Molinarès, à l'aspect du cordon de soie.

Par bonheur ce ne fut pas autour du cou gracieux de notre héroïne que ce cordon fut passé.

— En considération de vos talents de chanteuse et de danseuse, dit Nabou-Nègre à Frasquita, Son Altesse consent à ne pas vous séparer de votre mère.

. . . .

Et à ces mots, il lia par les mains madame Molinarès avec sa fille. — Ensuite il les vêtit chacune d'un sac percé de trous pour les yeux. Elles se trouvèrent bientôt au milieu d'une troupe de soldats turcs qui gardaient déjà une vingtaine d'autres captives également vêtues de sarreaux mauresques.

Une aigre trompette se fit entendre, la troupe se mit en marche, sortit de la Casbah et descendit par les ruelles sinueuses de la montagne, vers la darse où l'on voyait

amarrée sur ses ancres une grande corvette turque.

Plusieurs chaloupes étaient bord à quai. Des esclaves Francs, sous les yeux de gardiens armés de bâtons, les chargeaient de ballots et les conduisaient ensuite à bord de la corvette. Enfin une dernière chaloupe accosta ; l'on y fit monter les captives.

En ce moment Frasquita poussa un cri de surprise :

— Bergami ! ma mère ! Bergami !... disait-elle.

Le contrebandier maltais, déguisé en batelier maure, reconnut à sa voix la belle Frasquita :

— Eh quoi! le dey la livre au Sultan, pensa-t-il. Oh! ceci me décide tout à fait. Dussé-je y perdre la liberté, je m'embarquerai sur cette corvette turque!

Nous avons laissé Bergami, deux ou trois mois auparavant, dans une rue obscure d'Alger, guettant les passants avec des intentions assez menaçantes. Un vieux Juif qu'il avisa sous un rayon de lune, lui parut être l'homme dont il avait besoin.

— Pas un mot ou tu es mort, lui dit-il à voix basse et en langue franque. Écoute et obéis.

Le canon d'un pistolet posé sur le front

dû vieillard donnait à cet exorde toute l'éloquence désirable. Le Juif ne souffla mot, ouvrit les deux oreilles et parut disposé à faire tout ce qu'on exigerait de lui.

— Je ne veux ni te voler, ni te faire de mal, ajouta Bergami ; seulement j'ai perdu mon chemin, j'ai besoin d'un guide, tu vas me conduire chez le consul d'Espagne.

— Mais... murmura le Juif tremblant.

— Parle bas et vite !

— Le consul n'ouvrira pas à cette heure de nuit.

— Il me faut un asile sûr ; je ne veux pas être esclave.

— Ma maison... murmura le Juif.

— Non! je veux un consulat, je suis de toutes les nations, mène-moi où tu voudras, pourvu que j'entre...

— Demain, dit le Juif, nous entrerons partout.

— Tu me vendrais cette nuit.

— Par Abraham, Isaac et Jacob! je jure que non.

— Tes serments ou rien sont même chose; la peur te fait promettre, l'avarice te ferait trahir.

— Les portes sont fermées et barricadées, aucun consul n'ouvrirait; sois raison-

nable, jeune homme, ou bien la première troupe de soldats qui va passer nous arrête tous deux et tu n'évites pas de retomber en captivité.

Le Juif prenait Bergami pour un esclave franc, évadé des bagnes algériens. Le Maltais le laissa dans son erreur; et faisant de nécessité vertu, accepta l'hospitalité chez le vieil israélite. Il ne ferma pas les yeux, but, mangea, fit des contes à la famille de son hôte, et grâce à son attitude toujours menaçante, échappa au péril d'être livré à la police du dey.

Le lendemain, il trouvait asile chez le consul d'Espagne.

Un mois après, il avait adopté le cos-

tume des Maures et le métier de batelier. Quelques diamants de Moussalem, secrètement vendus au Juif, lui permirent d'acheter une barque. Il évitait la terre et attendait une occasion pour s'enfuir de la Régence.

Plusieurs fois, il fut tenté de s'enrôler sur l'un des rares navires européens qui parurent dans la darse d'Alger, mais la surveillance incommode des agents du dey mit toujours son adresse en défaut.

Quand la corvette turque parut en rade, il fit une série de monologues que nous résumerons en quelques lignes.

D'une part, en partant à bord de ce na-

vire, il quittait la Régence, arrivait à Constantinople et, chemin faisant, courait la chance de s'évader en pays chrétien; mais, d'un autre côté, les Turcs de la corvette ne valaient pas mieux que les Algériens. A Alger, il était parvenu à conserver sa liberté. On ne s'apercevait pas qu'il fût chrétien et protégé par le consul d'Espagne. Une occasion meilleure pouvait et devait se présenter tôt ou tard.

La rencontre de Frasquita mit fin aux incertitudes de l'aventurier.

A peine la jeune Espagnole était-elle à bord du navire turc, que Bergami, sous le nom de Mahmoud, demandait à s'enrôler comme matelot. Il se disait né natif d'A-

lexandrie en Egypte et se déclarait musulman de la tête aux pieds.

La corvette manquait de bons marins; on l'enrôla.

Quant à la barque que le Maltais avait achetée, il l'abandonna pour dix piastres d'Espagne à son unique rameur, esclave français, qui, le marché conclu, se dirigea immédiatement vers la pleine mer.

La fortune, dit-on, favorise les audacieux. Sans discuter la valeur fort problématique de ce proverbe, en contradiction avec celui-ci, que Prudence est mère de Sûreté, — sans entamer une digression pour prouver que vingt audacieux échouent

pour un qui réussit, — nous déclarerons que l'esclave français eut le droit de proclamer le premier proverbe excellent.

Sorti d'Alger à bord d'un misérable bateau, sans vivres, par une méchante brise d'ouest et sous un pauvre chiffon de toile, il rencontra en mer, le même soir, une frégate de sa nation qui le recueillit avec sa barque et le prit pour pilote, car elle gouvernait sur la capitale de la Régence.

Commandant, officiers, élèves, matelots, tout le monde à bord loua son audace; le succès justifie tout. — Mais si sa triste barque avait chaviré, s'il était mort de faim et de soif en pleine mer, s'il s'était fait reprendre par les Algériens, peut-on dire que

la fortune l'eût favorisé? — Nous ne raconterons pas l'histoire de ce personnage secondaire ; disons seulement que les officiers de la frégate la *Sérieuse*, envoyée à Alger comme parlementaire, lui durent sur l'état du pays les plus précieux renseignements.

Ils apprirent, entre autres faits intéressants, qu'une corvette du Grand-Seigneur était au mouillage devant Alger, et que, pour se ménager les bonnes grâces de son suzerain, le dey Ali-Khodja lui expédiait une riche cargaison de marchandises africaines avec des esclaves des deux sexes.

— Le Grand-Turc, à ce qu'il paraît, trouve les Circassiennes fades, les Grecques maussades et les Nubiennes ennuyeuses; il

se serait adressé à son aimable vassal le dey d'Alger pour se procurer quelques Espagnoles vives, légères, dansant le *Fandango* et la *Cachucha*, chantant la *Caramba* et le *Chaïro*...

— Ah! si j'étais Grand-Turc, pensa Destaillis qui écoutait en souriant l'esclave évadé, je serais capable de ruiner le trésor de Constantinople pour me faire amener mon adorable, mais ingrate Andalouse, à qui je ne cesse d'écrire et qui ne me répond jamais. Comme elle dansait! comme elle chantait le *Cuando* en s'accompagnant sur la guitare!...

Et il alla sur le gaillard d'avant allumer son cigare en fredonnant :

Cuando ! Cuando !... Quel bon vent me rendra
La *muchacha* que mon cœur préféra?

Les lecteurs peu versés dans la langue castillane doivent être prévenus que *muchacha* signifie littéralement *petite fille ;* or, ce terme familier leur prouvera que mon futur capitaine commençait à prendre fort gaîment son parti de l'oubli de Frasquita Molinarès. La relâche à Gibraltar n'était plus à ses yeux qu'un épisode agréable et sans conséquences. Il avait été désolé pendant quinze jours, il s'était battu, comme l'on sait, et avait payé par un long séjour aux arrêts son bonheur d'une semaine. — Frasquita n'était déjà plus pour lui qu'un souvenir.

A l'inconstance espagnole, il opposait la légèreté française.

Cependant la frégate la *Sérieuse*, chargée de voiles, approchait rapidement d'Alger; au point du jour elle entrait dans la rade.

Alors la corvette turque, dont la mission était remplie, se disposait à l'appareillage, et le cordon de soie dont Nabou-Nègre s'était servi pour accoupler les captives était enfin détaché.

II

Encore l'appareillage !

Elles avaient passé une première nuit dans l'entre-pont de la corvette, transformé en prison pour les captives expédiées à Constantinople ; et tandis qu'autour d'elles bien des pauvres femmes poussaient des

gémissements, elles se félicitaient de la trève que leur accordait la fortune.

Devenues propriété de Sa Hautesse le sultan, elles se sentaient à l'abri de toute entreprise téméraire tant qu'elles seraient à bord de la corvette, où dix eunuques et cent soldats les gardaient jour et nuit, — ce que voyant, le matelot Bergami, que nous continuerons à désigner sous son nom maltais, poussa une kyrielle de jurons polyglotes dignes d'avoir été proférés par feu son compatriote le renégat Vertucci dit Moussalem.

— Voilées, emprisonnées, tenues au secret, gardées à vue, inabordables! Elles ne sauront même pas que je suis à bord, prêt

à les servir. Aurais-je donc fait une sottise en m'engageant sur cette corvette?...

L'impatient aventurier murmurait de la sorte, tandis, qu'agenouillées dans un coin de l'entre-pont, madame Molinarès et sa fille remerciaient Dieu qui les avait jusqu'alors si manifestement protégées.

N'était-ce point miracle d'avoir pu successivement échapper à Édouard Broughley, Bergami et Moussalem, aux Bédouins, aux spahis et, enfin, au redoutable dey d'Alger?

— Prions Dieu, ma fille, qu'Ali-Khodja ne change pas d'avis avant notre départ; je ne serai tranquille qu'en mer. Je tremble que la favorite n'ait pris sur elle de

nous faire mettre au nombre des captives envoyées à Constantinople. Oh ! je voudrais déjà sentir le roulis et le tangage nous balancer au large !

Il est certain que la favorite avait eu besoin de déployer toute son adresse pour décider son maître à se priver d'une bayadère aussi intéressante que Frasquita.

Des mauresques et des juives, ravies la nuit précédente à leurs familles, par les ordres du dey d'Alger, pleuraient et se lamentaient. Quelques espagnoles, italiennes ou maltaises gardaient le silence. Seules, entre toutes les prisonnières, madame Molinarès et Frasquita regardaient comme un événement heureux d'être hors du harem

du dey, bien qu'on les dirigeât sur le sérail... mais, dans la Casbah, elles étaient sans espérance et sans sommeil. Leur voyage ressemblait à une trêve. Si terrible que fût le sultan, il ne pouvait l'être plus que son vassal, et elles savaient par expérience quels sont les hasards de la mer.

Elles faisaient donc les vœux les plus ardents pour le départ.

Et cependant la frégate, qui portait l'enseigne Destaillis, s'avançait à pleines voiles.

A bord de la corvette turque, dès que le pont eut été lavé, suivant l'usage commun à toutes les nations, le capitaine donna l'ordre de faire monter les captives sur le

gaillard d'arrière. Ne fallait-il pas nettoyer la partie de l'entre-pont où elles avaient passé la nuit ? Le capitaine était responsable, vis-à-vis du sultan, de la bonne conservation des marchandises que son vassal, le dey d'Alger, lui offrait en tribut. Parmi ces marchandises, les captives, destinées au sérail, occupaient assurément un rang considérable ; si, faute d'air et de soins, elles devaient perdre la santé ; si la peste se déclarait dans la cargaison, le commandant turc aurait été fort compromis.

En conséquence, dès le matin, la garde prit les armes, et les odalisques, voilées, furent processionnellement conduites sur le pont par les eunuques et les soldats.

— A la bonne heure, pensa Bergami.

Pour ne point embarrasser la manœuvre, on plaça les passagères sur la voûte d'une cabine assez vaste, située vers l'extrémité du gaillard d'arrière, sorte de dunette que les marins appellent techniquement *rouf*. De cette éminence, les femmes apercevaient, d'un côté, les murailles d'Alger, la ville qui s'élève en amphithéâtre sur la montagne, les campagnes jusqu'au cap Matifou, le port et enfin le môle — de l'autre côté, la pleine mer.

— Voyez, murmura soudain Frasquita, voyez ce grand navire qui s'avance!... une frégate française!... Si c'était la *Sérieuse!*

— La *Sérieuse*, elle-même, ne pourrait nous délivrer, murmura douloureusement

madame Molinarès. M. Destaillis n'y est pas le maître, et, serait-il commandant, il n'oserait enfreindre les ordres de son gouvernement en essayant de nous porter secours.

Frasquita, convaincue, baissa la tête; mais bientôt elle se remit à observer les mouvements de la frégate, qui ne tarda pas à doubler le môle.

Destaillis, à son poste, sur le gaillard d'avant, s'y occupait de la manœuvre, non sans braquer sa longue-vue, tantôt sur la ville, tantôt sur la corvette turque.

— Mesdames et mesdemoiselles les odalisques, dit-il gaîment à l'un de ses camarades prennent le frais sur le rouf, à ce

qu'il paraît; malheureusement elles sont voilées des pieds à la tête.

— Leurs costumes sont fort beaux, ma foi! dit l'autre. Le dey fait bien les choses.

— Voulez-vous qu'il envoie à son grand seigneur des guenons en haillons? Il est de règle, entre turc et maure, de parer proprement sa marchandise.

— Elles sont magnifiquement costumées!

— Mais trop! beaucoup trop! ajouta Destaillis, et nous y perdons un joli coup d'œil...

— D'accord.

— Sur cette trentaine de prisonnières, il doit y avoir d'adorables Andalouses... Andalouses! ah! je ne puis prononcer ce nom sans songer...

Ici Destaillis eut la parole coupée.

La frégate française passait à poupe de la corvette turque qu'elle rangeait à portée de voix. L'une des odalisques, arrachant tous ses voiles, poussa des cris perçants :

— Destaillis!... Destaillis!... au secours!... s'écria-t-elle, en tendant les bras.

— Frasquita! ciel!... ô mon Dieu! répondit l'enseigne avec des signes de désespoir.

Il ne l'avait qu'entrevue.

Déjà les eunuques se précipitaient sur l'audacieuse captive, qui se débattit un instant et disparut.

— M. Destaillis! s'écriait de son côté, avec colère, le commandant de la *Sérieuse*, faites-donc hâler-bas le grand foc!...

Mais qu'importait à Destaillis le grand foc et la manœuvre. A l'aspect de l'infortunée Frasquita, il venait de perdre toute sa légèreté française, il venait de retrouver tout son amour. Il délirait, il gesticulait comme un insensé.

Heureusement le camarade qui causait avec lui fit exécuter les ordres du commandant dont la colère s'évanouit; — le bruit

des manœuvres couvrit les cris de l'enseigne; — la *Sérieuse* poursuivant son évolution, jeta l'ancre, cargua et serra ses voiles.

Au même instant la corvette turque déploya les siennes.

Les captives avaient été ramenées par leurs gardiens dans le casernement de l'entre-pont, où Frasquita pleurait sur le sein de sa mère en répétant le nom de Destaillis.

La corvette prit la mer sous les yeux de l'enseigne.

L'appareillage!... encore l'appareillage!... Maudits les vents et la mer qui lui enlevaient

jusqu'à l'espoir de revoir jamais sa bien-aimée.

Il se reprochait de l'avoir taxée d'inconstance! il se demandait par quelle étrange série de malheurs la jeune fille se trouvait au pouvoir des Turcs. Il faisait des vœux pour que la corvette fut obligée de rentrer au port.

Ah! si elle n'avait point appareillé!

— Je tenterais un coup de main! je m'introduirais à bord! j'enlèverais Frasquita de vive force ou je périrais à l'œuvre!

Vains propos! une fraîche brise emportait la corvette au large. L'appareillage!... toujours l'appareillage!

Dans les haubans de la corvette turque, il y avait au nombre des matelots occupés de la manœuvre des voiles, un jeune et alerte gabier à qui n'échappa aucun des épisodes de la rencontre qu'on vient de décrire.

— Par ma barbe! dit-il, celui-ci ne me plaît guère mieux que les autres!... Ah! voilà donc ce M. Destaillis qui, pour l'amour d'elle, a campé un coup d'épée au fils de lord Broughley... et la sénorita l'aime!...

Qu'a-t-il donc fait pour elle, lui!... au diable les Français, comme les Anglais, les Turcs et les Bédouins!... Si jamais je parviens à tirer d'ici la belle Frasquita, ce ne sera pas pour lui, je l'espère bien!...

Bergami n'avait pu, depuis qu'il était à bord, se faire remarquer par la jeune andalouse; mais, puisque le commandant faisait tous les matins monter les captives sur le pont, Frasquita tôt ou tard le reconnaîtrait à bord comme elle l'avait reconnu sur le quai d'Alger.

Adroit, rusé, brave, téméraire au besoin, amoureux à sa manière, toujours bandit et aventureux, Bergami était peut-être un danger de plus pour Frasquita Molinarès. --Et pourtant quelques jours après, en pleine mer, elle ressentit à sa vue un mouvement de joie.

— Bergami est à bord et veille sur nous, dit-elle à sa mère.

— Bergami, si jamais nous tombions en son pouvoir, serait plus à craindre qu'Ali-Khodja, répondit madame Molinarès.

— Il me doit la vie, cependant! dit Frasquita, il nous a donné des preuves de sa reconnaissance; j'espère, moi, qu'il sera l'instrument de notre salut...

— Dieu t'entende! murmura madame Molinarès qui s'affligeait de voir la corvette, favorisée par la brise, poursuivre sans obstacles sa route vers Constantinople.

Chaque jour de navigation heureuse, diminuait d'après elle le nombre des chances de délivrance qu'elle attendait d'une catastrophe de mer.

III

Charles Destaillis.

La frégate la *Sérieuse* avait reçu mission de se rendre à Alger pour y porter au consul de France des instructions très sévères concernant les pirateries des corsaires de la régence. C'était à l'époque de la grande insur-

rection grecque; le dey vassal du Grand Seigneur, profitait des circonstances pour favoriser les déprédations de forbans tels que Moussalem. Nous allions entamer des négociations qui ont abouti, peu d'années après, à la glorieuse conquête de l'Algérie.

La *Sérieuse*, il faut l'avouer, ne fit rien qui vaille à Alger, car les pirateries continuèrent de plus belle jusqu'à l'époque de la croisière de l'amiral Collet. Quant à Charles Destaillis, tout plein de l'image de Frasquita, il alla voir les consuls de France et d'Espagne, dans l'espoir de recueillir quelques renseignements utiles.

Bergami avait nommé les dames Molinarès, le consul d'Espagne fit chercher Ber-

gami qui avait disparu; Destaillis apprit simplement que, prises en mer par un corsaire algérien, Frasquita et sa mère étaient tombées au pouvoir du dey Ali-Khodja. — Hélas! trois fois hélas! il avait vu de ses propres yeux la jeune Andalouse partant pour Constantinople.

Pendant huit jours, il se préoccupa du dessein d'aller, par mer et par terre, à la recherche de Frasquita; mais nous ne sommes plus au temps de la chevalerie errante.

Le neuvième jour, — alors la frégate la *Sérieuse* avait repris le large, — Destaillis réfléchit aux difficultés de son projet. — D'abord, il ne pouvait songer à se rendre à Constantinople sur un navire de guerre

français, par la triomphante raison qu'à cette époque on n'expédiait presque jamais de navire de guerre à Constantinople ; et en eut-on, par exception, expédié un, comment y obtenir un poste déjà occupé ? Il fallait donc solliciter un congé pour passer à l'étranger, congé que le ministre de la marine refuserait selon toute apparence, — mais en le supposant accordé, il fallait prendre passage, à grand frais, sur un bâtiment de commerce allant dans le Bosphore, malgré l'insurrection grecque. Trouver le navire n'était point aisé, se procurer la somme nécessaire pour payer le passage n'était pas commode, atteindre le but du voyage était chanceux ; tout cela pourtant n'était rien encore. Une fois à Constantinople, que faire ? Frasquita

renfermée dans le sérail serait introuvable; et le temps du congé expirerait, et il faudrait avec de nouvelles difficultés rentrer en France sans avoir seulement revu la jeune captive.

Ces considérations refrigérantes remplirent pour Destaillis la traversée de la *Sérieuse* entre Alger et Toulon, où la frégate désarma.

Durant le désarmement, l'enseigne français, malgré tout son amour, se permit des réflexions non moins déplorables au point de vue de la chevalerie errante.

Notre siècle positif a tout gâté.

— Est-il bien possible, se demandait Des-

taillis, qu'après ses grandes aventures à Gibraltar d'abord, puis en mer à bord du corsaire barbaresque, puis au harem du dey, puis au sérail du Grand Seigneur, — est-il possible que ma fiancée, Frasquita Molinarès, soit encore digne de devenir ma femme? — La fatalité seule s'en est mêlée, d'accord! Sa volonté n'y est pour rien! Ce n'est pas de son gré qu'elle aura trahi ses serments; mais enfin, si je consentais à épouser une jeune fille sans fortune, est-ce une raison pour que je donne mon nom à l'odalisque Frasquita!

Amadis des Gaules n'aurait pas raisonné ainsi. La foi des chevaliers errants était robuste; en dépit des enchanteurs, ils ne doutaient jamais de la pureté virginale de

leurs Dulcinées; mais Destaillis, avouons-le, n'était ni un Galaor ni un Lisvard de Grèce. Enseigne de vaisseau dans la marine française, il se permit de penser qu'on le montrerait au doigt s'il épousait une ci-devant esclave des deys d'Alger et des sultans. Son père, d'ailleurs, refuserait tout consentement à un pareil mariage.

Quand la frégate fut désarmée, Charles Destaillis prit un congé; mais ce ne fut pas pour se rendre à ses frais dans la capitale de l'empire ottoman. Tout bien considéré, il partit pour Nantes, non sans passer par Paris, où ses chagrins ne l'empêchèrent point de figurer au bal de l'Opéra. Enfin, arrivé chez ses parents, il n'eût garde d'y parler de son petit roman de Gibraltar et

d'Alger, tant le dénoûment lui en paraissait à la fois ridicule et lamentable.

Oh! qu'est-elle devenue, cette époque merveilleuse où les amants et protecteurs d'héroïnes infortunées, enfourchaient un hippogriffe couvert d'écailles jaunissantes, qui franchissait les airs d'un vol rapide et arrivait exactement devant le roc où la victime éplorée était enchaînée pour la satisfaction de quelque monstre armé de cornes menaçantes? — Alors le chevalier dégaînait sa vaillante épée à deux tranchants, pourfendait le monstre, rompait la chaîne et mettait la belle à califourchon sur la selle de l'hippogriffe, la ramenait saine, sauve, toujours jeune et non moins vertueuse, dans le palais de la bienfaisante Urgande!...

Qu'est-il devenu, ce temps de féeries? Il sert tout bonnement de thême à messieurs les dramaturges du boulevart pour la saison d'été ; ce n'est plus qu'un prétexte à décors et à calembourgs.

Et les amoureux les mieux épris, raisonnant leurs sentiments avec une précision algébrique, s'informent, avant toutes choses de la dot et des espérances de la dame de leurs pensées. L'enseigne Destaillis avait, du moins, franchi à deux pieds le grand obstacle; il eût épousé Frasquita sans dot; lui fera-t-on un crime de n'avoir pas déclaré la guerre au Grand Turc et de n'avoir pas assiégé à lui seul Constantinople et le sérail!...

— A l'impossible nul n'est tenu!... pauvre

Frasquita!... J'étais bien résolu à remplir mes promesses à la lettre, mais... — Eh bien! s'écria-t-il, je ne me marierai jamais... je resterai vieux garçon!...

Et Charles Destaillis, pendant son séjour à Nantes, refusa plusieurs beaux mariages, en dépit de dots et d'espérances fort respectables, le tout en mémoire de Frasquita Molinarès dont il laissa ignorer le nom et les aventures, même à son propre frère, confident ordinaire de ses escapades de garçon.

Le blâmera qui vous voudra d'être allé au bal masqué pendant son court séjour à Paris, nous trouvons, pour notre part, l'enseigne de vaisseau Destaillis suffisamment romanesque.

Une école poétique, devenue célèbre depuis, naissante alors, comptait déjà Destaillis au nombre de ses disciples. En souvenir de Frasquita, il se rendit coupable d'une pièce de vers qui ne nous a pas échappé. Elle était intitulée :

Un souvenir.

Oh ! les jours d'un marin sont tristes, sur mon âme !
S'ils ne sont point dorés d'un souvenir de femme,
Si lorsque, sur les flots, le vent commande en roi,
Il n'a point à rêver au gracieux sourire
D'une enfant adorée, et s'il ne peut se dire :
Là bas — parfois encor — son cœur battra pour moi !

Frasquita ! Frasquita ! *mi corazon*, ma reine,
Mon ange aux grands yeux noirs, soleils sur champ d'azur !
A la lèvre rosée, aux longs cheveux d'ébène,
Un souvenir pour moi, souvenir tendre et pur !...

Car moi, quand je verrai scintiller une étoile
Sous la voûte des cieux,
Je croirai voir briller aux franges de ma voile
Les flammes de tes yeux !

Au moment de fleurir, quand la rose embaumée
Près de moi s'ouvrira,
Ou lorsque le zéphir à mon âme charmée,
Le soir, reportera
Un son mélodieux — pour toi, ma douce Almée,
Carlos soupirera,
Cent fois il redira ton nom, ma bien-aimée,
Et rêveur, pleurera.

Un souvenir ! quand moi je voulais, pour la vie,
Par des liens sacrés unir mon sort au tien !
Frasquita, l'espérance, hélas ! m'en est ravie,
Et je pleurerai seul, et tu n'en sauras rien !...

Oh ! les jours d'un marin sont tristes sur mon âme
S'ils ne sont point dorés d'un souvenir de femme !...

Ces vers où l'on voit des jours *dorés* par un souvenir et des yeux noirs habillés en soleils, à la lèvre rosée, étaient dans le goût du jour. Destaillis en fut content lorsqu'il les fabriqua ; plus tard, il les trouva pitoyables, mais il ne les brûla point : nous en sommes fort aise. Ces vers prouveront à nos plus incrédules lecteurs que Frasquita

Molinarès occupait toujours la première place dans les pensées amoureuses de mon futur capitaine.

Parti pour l'Inde après son congé, il essaya mille fois, durant sa campagne, de faire de mémoire le portrait de Frasquita; malheureusement le crayon, plus rebelle que le dictionnaire des rimes, ne parvint jamais à le satisfaire.

Il lacéra deux albums, et nonobstant les bayadères de l'Indus et du Gange, il continua de maudire Edouard Broughley, les corsaires barbaresques, le dey Ali-Khodja, et même le Grand Turc qu'il croyait seigneur et maître de la belle Frasquita Molinarès, à laquelle il est temps de revenir.

IV

Branle-bas de combat.

L'acte audacieux de la captive andalouse qui avait osé arracher son voile en invoquant le secours des Français, était un de ces délits qu'un chef des eunuques ne pardonne guère.

Celui que le dey d'Alger avait chargé de conduire les esclaves franques jusqu'à Constantinople, digne émule de Nabou-Nègre, avait nom Bricolino. Italien de naissance, il fut peut-être destiné à être chanteur dans la chapelle Sixtine, mais engagé par un impresario portugais ou espagnol, il eut le bonheur d'être pris sur mer et conduit à Alger, où ses qualités furent dignement appréciées.

Vendu fort cher et plus tard affranchi pour prix de ses mérites, Bricolino entra profondément dans l'esprit de son rôle. — Le dey, qui l'avait attaché à son service, le chargea du recrutement de son harem. Si Nabou-Nègre était le ministre de l'intérieur, Bricolino, son collègue, était celui

des relations extérieures; c'est pourquoi il avait mission d'escorter les captives destinées à Sa Hautesse.

Depuis longtemps il avait adopté les usages expéditifs de la police musulmane; aussi, partout ailleurs qu'à bord d'un navire de guerre du sultan, il eût fait subir à la Frasquita quelque châtiment exemplaire; — elle eût couru grand risque d'être cousue dans un sac et jetée à la mer, ou au moins d'être martyrisée avec la froide férocité d'un ennemi de son sexe; mais, devenue simple colis, tribut et marchandise expédiée par un vassal à son suzerain, objet de prix dont le chef des eunuques était comptable et responsable, elle ne fut que menacée et plus étroitement surveillée qu'aucune autre de ses compagnes.

— Misérable effrontée, lui dit Bricolino, félicite-toi de ne pas être à ta destination!... Je t'aurais fait périr sous les verges, je t'aurais étranglée moi-même, si j'avais été à terre et que le dey ou le sultan eussent pu me donner leurs ordres!...

Au moment où le serviteur de confiance d'Ali-Khodja tenait ces galants propos, les côtes de la Régence s'effaçaient dans le lointain. Adieu donc à la haute Casbah qui domine la citée algérienne, adieu à la blanche Al-Djézaïr elle-même, repaire de forbans et d'écumeurs de mer; l'horizon africain a disparu, nous voguons sur les eaux bleues de la Méditerranée. La corvette qui porte Frasquita et sa fortune ne tardera point à passer entre la Sicile et l'île de Malte.

Lorsque les fortifications de l'antique Melita se dessinèrent sur l'azur du ciel, madame Molinarès et sa fille soupirèrent amèrement.

Où êtes-vous, illustres chevaliers, successeurs de L'Isle-Adam et de La Valette! Cent esclaves chrétiens gémissent à bord de ce navire qui s'avance les voiles hautes et le pavillon rouge arboré à poupe! Des femmes arrachées à leurs familles et à leurs patries sont enchaînées sur cette corvette qui fait la traite des blancs; et pas une galère de la chrétienté ne lève l'ancre! Le dey d'Alger échange librement avec son seigneur de Constantinople les présents destinés à raffermir leur aimable union!

Où trouver des défenseurs, des vengeurs, des sauveurs!

Ah! si les Français, en un jour de colère, n'avaient pas anéanti l'ordre de Malte! ou si les Anglais avaient consenti à le rétablir!...

Espagnoles et captives, les deux infortunées passagères se lamentaient à juste titre. Quant à Bergami, en apercevant les rives de son île natale, il ne put s'empêcher de donner au diable les Anglais qui en sont aujourd'hui les maîtres, les Français et les Turcs par-dessus le marché.

Peu de jours après, la corvette pénétra dans des parages fort dangereux pour elle.

Le nombre des vigies fut doublé, le pavillon du croissant prudemment amené,

les canons chargés jusqu'à la gueule. Les préparatifs de défense se multiplièrent au point que les esclaves des deux sexes eurent lieu de s'en apercevoir.

Bricolino devint pensif.

Ses bajoues graisseuses en maigrirent. La coloration assez terne de sa face fit place à une pâleur jaunâtre. — Ah! qu'il ressemblait peu à ce soprano grassouillet et rosé dont un intelligent impresario voulait jadis faire sa première chanteuse!... Les plus lamentables souvenirs se présentaient à son esprit; il se rappelait comment, dès l'âge tendre, il était tombé au pouvoir des Algériens, après un combat affreux.

— Maudits l'eau et le feu! maudite les

batailles sur mer! Etait-ce donc en vain qu'il s'était fait musulman et geôlier, qu'il avait conquis les faveurs du dey d'Alger et de ses ministres! Après avoir tant souffert de la part des Turcs, allait-il avoir à souffrir de la part des chrétiens!... misero, miserrimo, miserissimo, misérabilissimo Bricolino!...

A la hauteur de Cérigo, l'ancienne Cythère, plusieurs barques suspectes furent signalées; le capitaine ordonna le branle-bas de combat.

Quoique les captives eussent été renfermées dans les profondeurs de l'entre-pont, elles n'eurent point de peine à comprendre que les Turcs craignaient d'être attaqués.

Les noms d'Allah et de Mohammed se mêlaient aux commandements militaires ; des prières faites à haute voix par les Musulmans, succédaient, de temps en temps à un tumulte inusité.

Les ustensiles de guerre étaient lourdement posés sur les ponts ; on y roulait des boulets, on distribuait aux marins des haches, des sabres, des tromblons et des cartouchières.

Le cliquetis des armes, l'odeur des mèches allumées, le son des trompettes et des sifflets, les cris des poulies, mille mouvements simultanés eussent-ils été insuffisants, les captives auraient aisément deviné ce qui se passait au dehors rien qu'en jetant les yeux sur leurs gardiens.

Passagers inutiles, méprisables rebuts de l'espèce humaine, non combattants, poltrons indignes d'être armés contre des hommes, les eunuques avaient été claquemurés avec les femmes... miseri miserabilissimi castrati!

Bricolino gémissait à fendre l'âme, ses subalternes pleuraient et se lamentaient à l'unisson. Leur pâleur, leurs grimaces, donnaient à la situation une gaîté inespérée. Ils avaient des tranchées, ils se roulaient à plat ventre sur les nattes des captives; ils maudissaient en leur patois tous les Grecs anciens et modernes:

— Pourquoi diable les sultans n'avaient-ils pas anéanti cette race abominable de fripons, de voleurs et de renégats!...

Madame Molinarès, tressaillant de joie, dit à sa fille :

— Une espérance nous est donc enfin rendue !... nous périrons avec cette corvette ou bien nous serons délivrées !... Prions, mon enfant, prions, non pour notre vie, mais pour notre salut véritable !... Le Dieu qui nous protége ne permetra pas que les Turcs soient vainqueurs !... et par la mort au moins, nous échapperons au sultan comme nous avons échappé au dey, au capitaine Moussalem et au lâche Edouard Broughley, premier auteur de nos infortunes.

Frasquita priait avec sa mère. Leur exemple était imité par d'autres esclaves franques.

Lorsque le canon gronda enfin, ce fut avec transports que la jeune fille s'écria :

— Plaise à Dieu que le fer ouvre ces murailles et que la mer y pénètre à flots !... Puisse l'incendie dévorer ce navire !... que l'eau et le feu nous affranchissent de nos persécuteurs !

Bricolino, entendant ces paroles, avait peine à les comprendre. Ses regards s'arrêtaient stupides sur Frasquita Molinarès.

Cependant la corvette turque avait coulé une des barques longues des Grecs ; l'autre barque qui s'était retirée hors de portée de canon, alla recueillir les mariniers qui nageaient.

Alors Bricolino entendant dire à travers les écoutilles que les Grecs étaient en déroute, reprit courage, cria victoire et se redressa furieux.

— Allah! Allah est grand!... Mohammed nous protége... Les pirates ont péri!... malheur à celles d'entre vous qui font des vœux pour les ennemis!

Vaillant contre des femmes désarmées, oubliant dans son état d'exaspération qu'il devait compte au sultan de son troupeau de captives, le chef des eunuques avait tiré du fourreau un de ces sabres courbes qui font les délices des Mamelucks du Cirque Olympique. — Il court sur Frasquita Molinarès à laquelle il a gardé rancune de la

scène de l'appareillage; madame Molinarès épouvantée veut détourner son bras, d'autres esclaves franques poussant les hauts cris s'avançaient, d'autres s'enfuyaient tremblantes.

On se pousse, on se coudoye, les pieds de Bricolino s'empêtrent dans on ne sait quelle écharpe; un coup de tangage fit le reste.

Le chef des eunuques qui n'avait pas le pied marin tomba, la tête la première, sur un caisson qui lui mit le nez en sang.

Frasquita ramasse le sabre courbe et menaçant à son tour Bricolino :

— Qu'appelles-tu pirates! dit-elle. Les

pirates sont ceux qui nous emmènent en captivité!...

— Au secours! à moi!... s'écrie le chef des gardiens.

— Bâillonnez-le, mesdames mettons-le dans un sac, lui et les autres.

Madame Molinarès et sa fille sont entendues par les captives qui se jettent avec transports sur les malheureux eunuques tremblants encore et blottis derrière les caissons.

On s'empare de leurs armes, on les garrotte sans miséricorde avec des écharpes, on les bâillonne, on les enveloppe dans des

châles — et bientôt, immobiles comme des momies, ils sont rangés côte à côte dans l'obscurité, sans que les soldats turcs, ordinairement chargés de la garde des prisonnières, aient seulement entr'ouvert l'écoutille.

Fort occupés ailleurs, ils avaient mieux à faire.

De tous les points de l'horizon des voiles menaçantes se dirigeaient sur la corvette qui, forçant de voiles, essayait d'éviter le combat.

La première canonnade qui s'était terminée à l'avantage des Turcs, avait éveillé les échos des Cyclades ; ce n'était qu'un pro-

logue; l'action véritable n'avait pas commencé. Tout entier à la manœuvre, le capitaine ne songeait guère aux captives de l'entre-pont. On avait bien entendu des clameurs dans leur poste, mais au commencement d'un combat, il est tout naturel que des femmes et des eunuques poussent les hauts cris. — Les esclaves du sexe masculin étaient bien et dûment aux fers à fond de cale. — L'officier de milice, chargé de la police intérieure, ayant fait une ronde, vint dire au capitaine que l'ordre le plus parfait régnait à bord. — « A travers l'écoutille il avait vu, disait-il, les captives silencieuses rangées sous la garde de leurs eunuques le sabre en main. » A travers une écoutille, on voit fort mal ce qui se passe dans un entre-pont obscur. En réalité, les

sabres courbes étaient au pouvoir de Frasquita, de sa mère et des plus courageuses révoltées qui tenaient conseil entr'elles.

Le canon ne tonnait plus : — Si, par malheur, la corvette reprenait sa route sans obstacles, les eunuques, délivrés par les soldats, se vengeraient cruellement.

— L'on nous punira de mort!...

— L'on nous fustigera, l'on nous mutilera !...

— Il faut délivrer nous-mêmes Bricolino et ses compagnons !...

Tels étaient les avis des plus timides,

mais les plus hardies, se trouvant armées, avaient momentanément l'avantage.

— Il sera toujours temps, dit énergiquement Frasquita, de nous remettre au pouvoir de ces coquins. Écoutez-moi! écoutez, au nom du ciel!...

Les captives se formèrent en cercle autour de l'intrépide Andalouse, qui leur annonçait un plan d'évasion immanquable, si toutefois le combat recommençait.

— Les marins et les soldats de la corvette sont toujours sur la défensive, poursuivit-elle, vous ne pouvez en douter, puisque l'ordre ordinaire ne se rétablit point malgré l'approche de la nuit. Les canon-

niers restent autour de leurs canons; n'entendez-vous pas le cliquetis des armes? Espérance, donc!... Ayez confiance en nous!... Ce n'est pas la première fois que, ma mère et moi, nous nous trouvons dans une situation semblable. Telles que vous nous voyez, nous avons dicté la loi, sur son propre bord, au plus redoutable des corsaires d'Alger.

Un murmure d'étonnement se fit entendre parmi les femmes; il fut suivi d'exclamations qui témoignaient de leur curiosité.

Au lieu de faire part de ses projets aux esclaves qui, maintenant, gardaient un profond silence, Frasquita leur raconta, dans tous leurs détails, ses aventures, depuis son

enlèvement à Gibraltar, jusqu'à son embarquement à bord de la corvette.

Elle excita l'admiration, et ranima la confiance. Quelques prisonnières, enthousiasmées par son récit, jurèrent spontanément de lui obéir.

— Mais, enfin, quel est votre projet à présent? demanda l'une des plus craintives, celle qui, la première, s'était écriée: — « On nous punira de mort!... »

— Mon projet, répondit Frasquita, c'est...

. . . .

Le commandement : Feu! et la détonnation de deux bordées d'artillerie, ne lui permirent pas d'achever.

VI

Catastrophes.

La brise était fraîche et la mer houleuse; la corvette avait laissé loin d'elle l'île de Cérigo. Le capitaine, modifiant son projet primitif, courut quelques heures vers Candie; mais un grand brig, de force à se

mesurer avantageusement contre son navire, fut cause qu'il changea de route une seconde fois, en sorte que d'autres voiles, signalées à l'horizon, purent venir se mettre en observation, à distance tout autour de lui.

Le brig grec appuyait la chasse ; à l'avant, il n'y avait qu'une méchante barque non pontée.

— Coulons, en passant, ce misérable bateau, dit le capitaine turc, forçons de toile, et, à la faveur de la nuit, peut-être trouverons-nous mouillage sous un de nos forts.

Si la corvette avait suivi sa route première, sans en dévier, elle se fut probablement tirée de presse ; plus tard, si elle avait

livré combat, elle aurait eu chance de vaincre et de gagner Candie; enfin, Cérigo, port neutre, aurait pu, dès l'origine, lui servir de refuge. Les hésitations du capitaine donnèrent aux barques grecques le temps de se rallier. Celle qu'il comptait couler n'eut garde de lui couper la route. Mais, au coucher du soleil, le brig était à petite portée du canon, et les barques longues n'attendaient que la première bordée pour prendre part au combat.

A la lueur d'une lampe vacillante, Frasquita Molinarès achevait le récit de ses périlleuses aventures, — quand, le grec étant complètement bord à bord du turc, l'action s'engagea.

Qui des deux fit feu le premier? c'est ce

qu'il serait difficile de décider, tant l'attaque et la défense furent rapprochées. Un nuage d'épaisse fumée enveloppa la corvette, — une fusillade nourrie, partant de toutes les barques, augmenta ce nuage; — la nuit était fort belle — mais la lune fut voilée; et les turcs, entourés d'invisibles adversaires, durent faire feu au hasard.

Le brig, prolongeant la corvette, se plaçait en travers à son avant; — un choc affreux, suivi d'une bordée en enfilade, eut lieu alors. Les mâts craquaient, les espars brisés tombaient sur le pont.

— A l'abordage! criaient les grecs.

— A l'abordage! commanda le capitaine turc.

A la tête des plus braves des siens, il se précipita sur l'avant; — un combat corps à corps succédait aux bordées d'artillerie.

Cependant Frasquita Molinarès s'était écriée :

— Mon projet : c'est de profiter du désordre pour délivrer et armer les esclaves francs aux fers dans la cale...

— Mais nous sommes enfermées, comment sortir?...

— Regardez!...

Allumant à la lampe un rouleau de chiffons, elle met le feu aux nattes entassées sous l'écoutille.

Les cris au feu retentissent aussitôt à bord, des marins armés de haches rompent les cloisons. Avant qu'ils aient eu le temps de reconnaître les causes de l'incendie, Frasquita et ses compagnes pénètrent dans la cale, où elles furent suivies par un matelot turc qui criait en langue franque :

— Sauvée ! sauvée !...

C'était Bergami.

— J'allais vous délivrer, dit-il à Frasquita.

— Aide-nous à briser les fers de ces braves gens et donne-leur des armes.

— Des armes!... ils en trouveront sous leurs pieds.

Les Turcs ne voyant de salut que dans la capture du brig grec, étaient tous remontés sur le pont, laissant l'incendie faire des progrès dans leur propre navire. — Le combat se concentrait sur un point fort étroit.

Faut-il dire que les eunuques étaient parvenus à se faire délivrer par les matelots, et que Bricolino, partagé entre la terreur et la furie, cherchait, une hache à la main, Frasquita Molinarès pour l'immoler à son désespoir.

A la tête des esclaves délivrés, elle montait enfin sur le pont, Bricolino fondit sur elle, et certes le sabre courbe qu'elle brandissait encore ne l'aurait pas sauvée, si Bergami n'eut au même instant déchargé son

pistolet dans la poitrine du chef des eunuques... Miserissimo Bricolino!

L'incendie qu'on avait négligé d'éteindre, — faisait dans l'intérieur des progrès effrayants.

— Allah! Allah! Mohammed!... Courage!... en avant! criait le capitaine des turcs; nous sommes tous perdus, si nous ne passons à bord du brig!...

Les Grecs voyant la fumée qui sort en tourbillons par tous les panneaux battent en retraite, se tiennent sur la défensive et tentent de se dégager. Mille obstacles les en empêchent. Le choc a été si violent que le beaupré du navire turc a pénétré fort avant dans leurs bastingages, les pattes

d'ancre sont devenues des grappins, toutes sortes de débris et de cordages font des deux navires un seul tout; le combat est tellement acharné que personne n'a le temps de couper les cordes ni les espars.

— Suivez-moi! dit Bergami à Frasquita que sa mère accompagne — ils oublient ces canots pendus à la pouppe. Hâtons-nous de nous en emparer.

Tandis que le combat continue à l'avant, — les esclaves chrétiens mettent les canots à la mer et poussent au large.

Au même instant des hurlements désespérés retentissent.

Les Turcs ont enfin envahi le brig, car

tous les Grecs ont fui devant eux ; mais ce n'a pas été sans mettre de tous côtés le feu à leur propre navire.

Les barques ont recueilli l'équipage grec, — l'incendie est partout autour des Turcs — le brig et la corvette marient leurs flammes.

Barques, chaloupes, canots s'éloignent à force de rames; l'explosion va ouvrir des abîmes au milieu des flots.

Dans la frêle embarcation où Bergami est descendu avec les dames Molinarès, il n'a trouvé que deux avirons ; — c'est en vain qu'il rame de toutes ses forces, les flammes grandissent, les mâts pétillent, les cordages

goudronnés qui s'en détachent tombent embrasés autour de lui.

Alors, abandonnant les avirons, il se jette avec transport sur la jeune fille :

— Nous allons mourir !... Je t'aime, je veux périr dans tes bras... Frasquita ! mi cara, carissima, Frasquita !

Surprise à l'improviste, la jeune fille n'a pas eu le temps de se mettre en défense ; — elle invoque le secours de sa mère et des autres passagers du canot ; ceux-ci ne songent qu'à fuir, l'un d'eux a ressaisi les rames avec vigueur, d'autres se sont jetés à la nage dans l'espoir d'être recueillis par les barques grecques. Madame Molinarès seule répond à l'appel de son enfant.

— Misérable ! s'écrie-t-elle en se précipitant éperdue sur le Maltais.

Au même instant la double explosion a lieu, la mer reflète les feux des deux poudrières enflammées, les navires éclatent en pièces, leurs membres fracassés décrivent dans les airs des courbes géantes, le feu et l'eau se heurtent, les vagues bondissent, des gerbes d'écume et des gerbes d'étincelles se tordent, des serpents de soufre sillonnent les flots, le goudron, le bois, le chanvre, les toiles en lambeaux flambent à la surface des lames.

Le canot où se débattent encore Bergami, Frasquita et madame Molinarès, coule sous le choc d'un espar.

Les torches de l'incendie s'éteignent alors; l'obscurité succède à l'éclat de mille feux sanglants, le silence au tumulte, la mort aux combats.

Et dans le lointain, les barques grecques regagnent les abris d'où, demain peut-être, elles s'abattront comme des oiseaux de proie sur d'autres navires du sultan.

A bord de ces embarcations, les mariniers entonnaient l'hymne de guerre de Rigas :

« Dauphins de la mer, dragons des îles, fondez comme la foudre, fondez sur l'ennemi!

» Oiseaux marins d'Hydra et de Psara,

il est temps d'écouter la voix de la patrie.

» Et vous tous, ses dignes enfants qui servez dans la flotte, la loi vous commande de lancer le feu.

» D'un même cœur, d'un même esprit, d'une même âme, frappez tous : — Que le tyran périsse jusque dans sa racine.

» Allumons en Turquie une flamme, qui de la Bosnie s'élance jusqu'en Arabie. Elevez la croix au haut de vos bannières et frappez votre ennemi comme la foudre.

. . . .

» Que la croix brille sur la terre et sur les mers; — que la justice arrive, et que l'ennemi disparaisse; — que le monde soit

délivré d'un horrible fléau; — et vivons libres et en frères sur la terre (1). »

Ces chants enthousiastes couvrent les cris des blessés et les gémissements des vaincus.

Les Grecs ne songent pas à déplorer la perte de leur brig; ils se réjouissent d'avoir fait périr la corvette turque et les trois quarts de son équipage.

Personne, hélas! n'a pu entendre Frasquita Molinarès qui, maintenant, soutenue par Bergami, se débat à grand'peine au milieu des flots.

(1) Fauriel. *Chants populaires de la Grèce.*

VII

Le sauvetage.

Depuis l'antiquité la plus reculée, les Grecs n'ont cessé d'être de vaillants marins, surtout dans les mers voisines de leur pays ; mais, il faut bien le déclarer aussi, en dépit des philhellènes, ils furent constamment pirates et pillards à l'excès.

Cyrus, Darius et cet infortuné Xerxès, dont les historiens grecs se sont tant moqués, eurent mille fois raison de vouloir anéantir les petites républiques grecques, qui étaient autant de repaires d'écumeurs de mer. — Les Grecs ne cessaient de ravager les côtes de l'Asie-Mineure ; ils firent de bonne heure la traite des blanches, comme l'attestent l'expédition des Argonautes, la guerre de Troie et cent autres campagnes qui avaient pour but de dévaster et rançonner les côtes d'Asie.

Les Romains, un beau jour, mirent fin aux incursions des Grecs, dont la marine brilla encore du plus grand éclat lors de la décadence de l'empire d'Orient; mais les Turcs l'emportèrent enfin, et bientôt ils devinrent pirates à leur tour.

Plusieurs renégats grecs s'illustrèrent dans la marine turque. Barberousse, par exemple, le fameux fondateur de la régence d'Alger, Grec d'origine, était natif de Mitylène, dans l'île de Lesbos. La piraterie a toujours été du goût des habitants de l'Archipel. En somme, il fut peut-être heureux pour Frasquita Molinarès que les barques des Hellènes ne l'eussent point recueillie.

Alors pourtant il était du meilleur goût de s'intéresser au succès d'une nation que lord Byron avait mise à la mode. L'Angleterre, la France, la Russie surtout, mais non sans arrière-pensées, faisaient des vœux pour le triomphe des Grecs. — Que le lecteur soit sans craintes, nous ne lui raconterons pas la bataille de Navarin, quoi-

que l'Eau et le Feu y aient eu grande part, comme chacun s'en souvient; nous ne suivrons même pas dans les Cyclades les barques longues qui s'éloignent à force de rames, et nous laisserons se perdre dans le lointain l'hymne de guerre de Rigas, le dithyrambe de Dionysios Salomos de Zante, le chant de Jean Stathas, et tous les refrains des Hellènes.

Qu'il nous soit seulement permis, puisque notre héroïne n'a pu se soustraire aux embrassements d'un téméraire protecteur, de transcrire une de ces charmantes chansonnettes que le génie poétique de la Grèce inspire encore à ses enfants.

Si les descendants de Jason et de Thé-

mistocle sont toujours pirates dans l'âme, les petits-fils d'Homère et d'Anacréon sont restés poètes.

Ecoutez! — vous saurez quels sont les *témoins de l'amour :*

« Quand nous nous sommes embrassés, ma belle, il était nuit; qui nous a vus?

» Qui nous a vus? — La nuit et l'aurore, les étoiles et les flots.

» Une étoile est descendue et l'a dit à la mer.

» La mer l'a dit à la rame, la rame au matelot.

» Et le matelot l'a chanté à la porte de sa belle. »

Bergami tenait un langage analogue, quoique moins poétique, à Frasquita Molinarès, assise et accrochée sur des débris de navire :

— Qui nous voit? qui peut nous entendre?... Oubliez-vous quels services je vous ai rendus?... A l'instant encore, je viens de vous sauver, vous et votre mère...

Madame Molinarès, évanouie, était à côté de sa fille qu'épouvantait l'audace du Maltais.

— T'ai-je demandé de nous sauver? répondit-elle. Tiens! je te hais plus encore qu'Edouard Broughley, Moussalem et Ali-

Khodja!... J'avais mis en toi ma confiance... Nous aussi, nous t'avons sauvé... Tu es un ingrat, et tu me poursuis de ton odieux amour jusqu'au seuil de la mort!...

Ces paroles entrecoupées ne furent pas prononcées sans que le Maltais y mêlât d'étranges protestations de respect.

— Sois ma femme, Frasquita; — Bergami cessera d'être un aventurier... Il sera ton esclave soumis et fidèle! Depuis l'instant où je t'ai entrevue pour la première fois, j'ai frémi d'amour, je n'ai cessé de rêver à ta beauté!... C'est pour toi que je me suis embarqué sur la corvette, au risque d'être reconnu pour chrétien et réduit au plus dur esclavage...

— Chrétien! toi!... Tu n'es qu'un renégat sans foi, ni loi, ni patrie... Nous allons périr sans doute; eh bien! je bénirai la mort qui me délivrera de toi...

En terre ferme, sur le pont d'un navire, à bord d'une barque, un pareil langage eût excité peut-être le courroux de Bergami; sur le misérable débris de navire où il se cramponnait des deux mains, le Maltais ne pouvait que répondre par des déclarations menaçantes parfois, mais heureusement sans dangers.

Frasquita dédaigna de lui répondre — elle ne s'occupa plus que de sa mère. Madame Molinarès rouvrit enfin les yeux.

— Ma fille !... mon enfant !... Frasquita !... s'écria-t-elle.

— Je suis auprès de vous, ma mère. Bergami nous a encore sauvées, — mais la mort nous entoure... Au moins, nous ne mourrons pas sans avoir remercié Dieu de notre délivrance !...

S'adressant alors à voix basse à l'aventurier :

— Qui nous voit ? qui peut nous entendre ?... dit-elle ; ma mère !... — Silence donc !... Et si Dieu permet que nous survivions à ce naufrage, je te donnerai mes parures et mes derniers bijoux pour payer tes services...

— Ce n'est point cela que je veux! répondit le Maltais d'une voix contenue.

Madame Molinarès d'abord avait adressé quelques louanges à Bergami ; mais se rappelant tout à coup la scène qui avait précédé l'engloutissement du canot, elle se reprit :

— J'oubliais, dit-elle. Ici, tout à l'heure, comme dans la barque des contrebandiers, tu as osé porter la main sur ma fille...

Frasquita l'interrompit :

— Ma mère, dit-elle, ne lui faites plus d'inutiles reproches. Il sait que la fiancée de Destaillis ne trahira jamais ses serments. .

— Ah! corps de démon!... encore ce petit Français du diable! répliqua Bergami avec colère. Lui! toujours lui!... Je jure, moi, de lui planter mon *coltello* dans la poitrine!...

Madame Molinarès poussa un cri d'horreur et de mépris.

Frasquita irritée dit au même instant :

— Commence donc par nous assassiner ici, ingrat! Que nous importe ton détestable dévoûment! Nous ne te devons désormais que du dédain et de la haine...

Ainsi, sur une planche battue par les flots, se poursuivait une scène violente dont

le dénoûment aurait lieu peut-être sur quelque plage déserte, peut-être à bord de quelque barque de corsaires grecs, peut-être enfin dans les flots.

Si les vagues ne jetaient point à la côte l'espèce de radeau qui servait de refuge aux trois naufragés, si les barques grecques ne revenaient pas au point du jour pour recueillir des épaves au lieu combat, ou enfin si le mauvais temps augmentait, Bergami et les dames Molinarès devaient inévitablement périr de fatigue, de froid et de faim.

Cependant un pacifique trois-mâts de commerce qui avait mis en panne à deux lieues environ du point où se passe notre

action, rétablissant enfin sa voilure, reprenait tranquillement sa navigation interrompue.

— Mon ami, je t'en conjure, renonçons pour jamais à ces affreux voyages sur une mer remplie de pirates, disait au capitaine du trois-mâts l'*Hudson* mistress Saunder née Jenny Hug, personnage qui n'est pas nouveau dans ce récit.

— Jenny, ma chère femme, vous savez que j'ai donné ma parole à mon neveu Jackson de revenir à Smyrne l'année prochaine, je ne me suis jamais dédit; n'espérez donc pas que je manque à ma promesse.

Mistress Saunder soupira.

— Mon Dieu ! reprit-elle, ne serons-nous jamais témoins que de combats et d'incendies... A notre dernier voyage, c'est par un vrai miracle que nous avons échappé aux corsaires d'Alger ; dix fois depuis que nous sommes rentrés dans cette malheureuse Méditerranée, je vous ai vu inquiet... Les Algériens, les Grecs, les Turcs vous ont fait passer bien des nuits sur le pont. Croyez-moi, mon bon ami, en arrivant à Marseille, écrivez à Jackson que vous renoncez à la mer... Fixons-nous définitivement à New-York.

—Impossible, Jenny ; Saunder n'a qu'une parole.

— Eh bien! s'écria mistress Saunder, promettez-moi du moins que notre prochain voyage sera le dernier.

— J'y réfléchirai, Jenny, voilà tout ce que je puis vous promettre.

Ce débat conjugal avait immédiatement suivi la double explosion du brig grec et de la corvette turque; le capitaine Saunder, qui observait avec son excellente lunette les mouvements des barques longues, gouverna pour passer à son tour entre Candie et Cérigo.

Nous avons dit que la nuit était fort belle. Quoique la brise rendît la houle dure et mauvaise, le gros trois-mâts l'*Hudson*, lour-

dement chargé, ne fatiguait point trop; il avait un bon pilote de l'Archipel, et le capitaine Saunder aurait pu se retirer dans son appartement sans aucune crainte, si le combat naval n'avait eu lieu.

— L'œil du maître est toujours le plus clairvoyant, dit-il; nos matelots fatigués n'apercevront peut-être pas les carcasses démembrées des bâtiments qui ont sauté tout à l'heure. Je reste sur le pont, Jenny; allez vous coucher et dormez bien!...

Mistress Saunder envoya une tasse de thé à son mari, et se coucha, en se promettant, par provision, de ne plus faire qu'un seul autre voyage dans la Méditerranée.

— Je veux, moi aussi, sa parole!... Ah! ah! pour un mot en l'air dit à Jackson, nous referons encore la traversée de Smyrne... mais ce sera la dernière, oui, ce sera la dernière, monsieur Saunder! Et nous habiterons New-York en bons bourgeois, et nous ne reverrons de nos jours ni Grecs, ni Turcs... J'ai tous ces gens-là en abomination!...

Telle était l'opinion de mistress Saunder sur l'éternelle question d'Orient.

Quant à son époux, en sa qualité d'Américain, il était un peu philhellène; en sa qualité de marin, il craignait les pirateries des Grecs pour le moins autant que celle des Algériens; enfin, en sa qualité de mar-

chand, il aimait sincèrement les Turcs, avec lesquels il faisait ses meilleures affaires.

Le capitaine, son bol de thé à la main, passa du gaillard d'arrière au gaillard d'avant, où il se mit en faction entre les deux bossoirs.

Au bout d'une heure, il fut le premier à signaler un gros corps flottant : — c'était la carcasse du brig.

— Tribord la barre! timonnier!... commanda-t-il.

La carcasse grecque fut évitée.

— Bâbord la barre! cria le capitaine

presqu'au même instant, car il s'agissait de ne pas se heurter contre la carène chavirée de la corvette turque.

— Ciel !... que vois-je !... de pauvres gens sur des débris !... Turcs ou Grecs, il faut les sauver !...

M. Saunder avait l'âme miséricordieuse. Il mit en panne, fit amener un canot et l'expédia aussitôt à la recherche des naufragés.

— Aïe ! aïe ! fit Bergami, nous sommes aperçus !

— Eh bien ! crains-tu donc qu'on nous arrache de tes mains? dit madame Molinarès.

— Ce sont des Turcs peut-être !...

— Non ! non !... s'écria Frasquita, ce seront des protecteurs et des amis...

— Un navire français peut-être... Voilà ce que vous espérez... dit ironiquement le Maltais.

Mais un hêlement anglais partit de l'embarcation.

— Des Anglais... comme Edouard Broughley ! murmura le Maltais avec dépit.

— La nation anglaise est généreuse ; — lord Broughley et son fils sont deux fous ; nous savons, Bergami, que tu n'es pas moins à craindre qu'eux !...

La langue franque, truchement par excellence, servit à madame Molinarès et à sa fille pour appeler à leur aide.

Cinq minutes après, suivies de Bergami, elles montaient à bord du trois-mâts l'*Hudson*, où leur arrivée devait troubler le premier sommeil de mistress Saunder.

— Turques ou Grecques? demandait le capitaine.

— Espagnoles, répondit la mère de Frasquita.

— Grec ou Turc? demanda le lieutenant du bord à Bergami.

— Maltais, pour vous servir, et bon matelot, par-dessus le marché, répondit l'aventurier.

Dans le canot, il avait supplié les dames Molinarès de se souvenir de ses anciens services. — Toujours généreuses, elles lui avaient promis de lui pardonner, mais sous certaines conditions qu'elles n'eurent pas le temps de lui faire connaître.

Il résulta de cette sorte de trêve que Bergami fut mis sans répugnance au nombre des gens de l'équipage. — On lui apporta une tranche de bœuf salé, deux galettes de biscuit et du grog à discrétion, tandis que mistress Saunder improvisait un souper pour les dames espagnoles, après leur avoir donné des vêtements secs.

VIII

Heur et malheur.

Les leçons d'anglais que Frasquita Molinarès avaient prises à Gibraltar ne lui furent pas inutiles à bord du trois-mâts américain l'*Hudson*, où après tant d'aventures tragiques, elle se trouvait enfin hospitalière-

ment accueillie par l'excellente mistress Saunder.

Le capitaine, honnête marin et négociant modèle, était en outre bon époux et eût été bon père, si le ciel ne lui eût refusé toute progéniture. Depuis longues années, il avait transporté à bord son foyer domestique, ce que mistress Saunder trouva fort bien dans l'origine. Il loua sa maison de New-York, ne s'y réservant qu'un pied-à-terre, composa son équipage de matelots recommandables par leurs bonnes mœurs, embarqua un cuisinier et une négresse, laquelle était spécialement attachée au service de sa femme, fit longtemps les voyages des Antilles et du Brésil, mais fut plus tard intéressé à choisir un autre itinéraire.

Il avait placé à Smyrne, en qualité de correspondant de sa maison, le fils unique de sa sœur, Peters Jackson, jeune Américain, parfaitement au courant de son négoce Insistons sur ce point, car Peters Jackson ne doit pas demeurer sans influence sur la destinée de Frasquita Molinarès.

Les naufragées accablées de fatigue, touchèrent à peine au repas qu'on leur servit, elles avaient surtout besoin de repos. Par les soins de madame Saunder, deux lits, furent dressés pour elles, la négresse du bord les bassina. Moins d'une heure après le sauvetage, un sommeil profond succédait pour madame Molinarès et sa fille aux émotions terribles que l'eau et le feu ne leur avaient point ménagées.

Les costumes d'odalisques, ornés de pierreries, furent tordus et mis à sécher. — « A demain, le récit détaillé des aventures des dames espagnoles ! »

Madame Saunder avait hâte d'être au lendemain, tant sa curiosité fut éveillée par quelques mots, dits du reste en fort passable anglais. — Gibraltar, enlèvement, pirates, le dey d'Alger, les Turcs et un amoureux, officier de la marine française... Que de sujets divers ! quelle odyssée !

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que madame Saunder, pleinement satisfaite, tenait, de la bouche même de notre héroïne, la narration qui nous a fourni la matière des chapitres précédents.

Le vrai n'est pas toujours vraisemblable ; sans mériter d'être taxés d'incrédulité, le capitaine américain ainsi que sa femme, auraient pu douter de la véracité de Frasquita, sans un concours de preuves irrécusables. Heureusement, les combats du *Diable-de-Mer* par le travers de Mélilla, et la chasse de la frégate anglaise étaient des faits connus de M. et de madame Saunder.

— Eh quoi ! vous montiez ce corsaire algérien que poursuivait la *Tamise* !... s'écria le capitaine.

— Précisément, et alors le fils de lord Brougley était encore sur le pont à côté de nous.

— Te rappelles-tu, Jenny, les explications que je te donnais?

— Je me rappelle avoir vu, de mes propres yeux, ces deux dames et leur audacieux ravisseur.

— Quelle singulière coïncidence!... Du reste, pendant mes navigations, il m'est arrivé plusieurs fois des rencontres également extraordinaires. Ainsi, du temps que Jackson m'accompagnait au large...

— Mon ami, interrompit madame Saunder, permets à ces dames de continuer et de nous apprendre ce qu'est devenu l'insolent Edouard Brouglhey.

Frasquita répondit qu'il avait eu le bonheur d'être recueilli à bord de la *Tamise*; mais avant de dire comment, elle dut raconter l'histoire de son séjour dans la soute aux poudres du *Diable-de-Mer*.

— Admirable! magnifique! incroyable!... Oh!... inoui!... Parfaitement bien!...

Telles étaient les exclamations anglo-américaines qui ponctuaient à chaque instant la relation de Frasquita.

Parfois, madame Molinarès prenait à son tour la parole, pour mettre en relief quelques traits de sangfroid ou de courage que sa fille avait trop atténués. Et madame Saun-

der battait des mains, quoique de son naturel, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, elle fut douée d'un flegme recommandable; mais elle avait beaucoup navigué, elle était la femme d'un marin et connaisseuse, par conséquent, en aventures de mer.

D'un autre côté, les récits de Bergami et sa présence à bord, confirmaient tous les dires des dames Molinarès qui, fidèles à leur promesse envers le contrebandier maltais, passèrent sous silence la partie la plus fâcheuse de sa biographie. Protégées désormais contre ses tentatives par la bonne tenue de l'*Hudson*, elles eurent le temps de lui faire connaître les conditions auxquelles elles avaient pour lui tant d'indulgence:

— Tu renonceras à ton sauvage amour pour ma fille, lui dit madame Molinarès, et cessant de t'attacher à nos pas, tu partiras avec l'*Hudson* de Marseille, où nous comptons nous faire débarquer.

Bergami jura tout ce que voulurent Frasquita et sa mère ; madame Saunder consentit à le faire inscrire comme matelot sur son rôle d'équipage : bref, chacun eut lieu de se louer de son zèle pendant le reste de la traversée qui se termina paisiblement.

Le capitaine et sa femme, touchés du sort de leurs passagères, charmés par les grâces aimables de la jeune fille et remplis de sympathie pour sa mère, n'étaient plus des indifférents au bout de très peu de

jours. Ils proposèrent aux dames Molinarès après leur relâche à Marseille, de les ramener à Algésiras, ils allèrent jusqu'à leur conseiller de rester à bord et de s'établir à New-York.

Mais Frasquita, reconnaissante de ces hospitalières propositions, les refusa. Fiancée à Destaillis, elle était ravie de faire route pour la France.

Les derniers diamants qui provenaient du pirate Vertucci dit Moussalem, et les pierreries qui ornaient les costumes de captives servirent à s'établir à Marseille d'une manière modeste, mais convenable.

Tandis que l'*Hudson* déchargeait ses mar-

chandises du Levant et prenait un nouveau chargement pour New-York, Frasquita s'empressa d'écrire à Nantes, aux parents de Destaillis; madame Molinarès, de son côté, mandait à son homme d'affaires d'Algésiras, de lui expédier les rentrées qu'il ferait pour elle.

Celui-ci fit sans doute pour son propre compte les rentrées de la veuve dont il avait la procuration.

Quant à la famille Destaillis, elle laissa au frère du jeune enseigne le soin de répondre à mademoiselle Frasquita. Il n'en eut aucun souci; mais à bord de l'*Eclipse*, dans on ne sait quel port de l'Inde, Des-

taillis reçut une lettre qui débutait en ces termes:

« Figure-toi, mon cher ami, qu'il nous est dernièrement arrivé de Marseille, une missive aussi bizarre que romanesque, de la main d'une certaine Frasquita Molinarès qui se prétend ta fiancée. — Nous en avons bien ri en famille, je t'assure !... quelle imagination !... D'abord, elle est la propre fille d'un ancien ami de notre père; soit !... Ensuite, elle est enlevée par un officier anglais, reprise par des pirates, livrée au dey d'Alger, envoyée au sultan, etc... elle vit comme une salamandre, dans le feu non moins que dans l'eau. Tous les navires qu'elle monte coulent, brûlent, sautent! c'est superbe !... Item, la jeune personne prétend t'avoir

connu à Gibraltar, du temps que tu étais sur la *Sérieuse* : ceci me paraît être le point le plus *sérieux* de l'historiette.

« Comme tu ne nous as jamais parlé de ton Ariane éplorée, je me suis dispensé de répondre à son roman d'aventures raconté en dix énormes pages, du style le plus baroque.

» Je te conserve pour ton retour ce curieux autographe . . . . , . .
. . . . »

Malheureuse Frasquita! on se moquait de son style! à peine savait-elle quelques mots de français; elle avait fait des efforts touchants pour raconter sans phrases les évé-

nements qui avaient suivi ses fiançailles, mais Destaillis, n'ayant point parlé d'elle durant son congé, on lut en riant, à Nantes, une lettre que jamais, me dit-il plus tard, il n'a pu relire sans être ému jusqu'aux larmes.

A bord de l'*Eclipse*, Destaillis s'écria en trépignant:

— Frasquita libre! Frasquita miraculeusement délivrée! saine et sauve à Marseille! pleine de foi dans ma parole, n'ayant d'espoir qu'en moi.

Un passage très bouffon de la lettre fraternelle, commentait un autre passage naïf et délicat de celle de la jeune Andalouse.

Destaillis, joyeux et irrité en même temps, en sentit toute la portée.

— Pure encore ! toujours digne de mon amour ! reprit-il. Elle l'écrit à mon frère ; je ne veux pas en douter, moi !... Eh quoi ! elle aura échappé à Edouard Broughley, aux pirates, au dey d'Alger, pour être ensuite inhumainement raillée par mes parents et laissée sans ressources à Marseille ! C'est épouvantable !... je veux, sur-le-champ, voler à son secours.

Destaillis remua ciel et terre, il parvint à permuter avec un camarade qui partait pour l'Europe à bord d'une frégate française, et il eut même la chance que la frégate devait aller directement à Toulon.

Mais il fallait alors près de six mois pour recevoir dans l'Inde des nouvelles de France.

Au moment où Destaillis lisait avec humeur une lettre qui avait huit mois de date, une détresse affreuse avait succédé à l'aisance momentanée des deux Espagnoles établies à Marseille, où elles ne connaissaient âme qui vive.

L'*Hudson* était reparti.

Le consul d'Espagne fut dur pour ses infortunées compatriotes; personne ne voulait croire au récit que les pauvres femmes étaient bien forcées de faire.

Les malheurs romanesques intéressent plus qu'ils n'émeuvent.

Leur misère ne cessa de s'accroître. — Elles se virent obligées de vendre, pièce à pièce, le modeste mobilier qu'elles avaient acheté à leur arrivée et jusqu'à leurs meilleurs vêtements.

Frasquita était navrée ; parfois, en voyant les souffrances de sa mère, elle se prenait à haïr Destaillis autant qu'elle l'avait aimé.

Elle écrivit plusieurs fois à Nantes, n'obtint jamais de réponses, et perdant enfin tout espoir, elle regretta hautement de n'avoir pas accepté les offres généreuses du capitaine Saunder.

—Ma mère, ma noble mère! s'écria-t-elle, pardonnez-moi, car je suis l'unique cause de votre misère! Sans mon fol amour pour un ingrat, vous seriez de retour à Algésiras; l'on ne vous aurait pas dépouillée de votre dernier avoir!... vous ne verriez pas arriver l'instant où il nous faudra tendre la main pour obtenir quelques tristes secours de la charité publique.

Frasquita pleurait aux genoux de sa mère qui s'efforçait courageusement de la consoler.

— Le capitaine Saunder reviendra, mon enfant!... Patience!... Encore quelques mois; nous irons le supplier de nous reprendre à son bord!...

— Encore quelques mois, quand chaque jour est un siècle! répondit Frasquita.

Les pauvres femmes avaient bien essayé de s'industrier, mais sachant à peine le français, manquant de relations et n'étant habiles ouvrières ni l'une ni l'autre, elles allaient en être réduites à la mendicité, malgré toutes les privations qu'elles s'imposaient.

Réfugiées dans la mansarde d'une maison écartée, elles luttaient contre la mauvaise fortune, priant Dieu de leur venir en aide et comptant les jours, lorsqu'un soir tout à coup on frappe à la porte de leur humble réduit.

Frasquita recule effrayée :

— Bergami ! dit-elle.

— Bergami, répéte madame Molinarès, comment osé-t-il...

— Mesdames, ne craignez rien, répond le Maltais qui portait le costume d'un ouvrier aisé, ne criez pas d'abord et permettez que je parle !

IX

Le pacha aux mille têtes.

Un seul grabat, pas de feu quoique le froid fut piquant, pas un meuble qui eut la moindre valeur, et pour vêtements des chiffons rapiécés en vingt endroits. — L'expression des traits de Bergami prouva claire-

ment qu'il avait fait ces remarques du premier coup d'œil.

— Ne crois pas que la misère plus que la terreur puisse triompher de mon aversion pour toi!... s'écria Frasquita irritée.

— Vous nous aviez juré de rester à bord de l'*Hudson*, dit encore madame Molinarès.

— Mesdames, répliqua le Maltais sans s'émouvoir, j'ai plus d'entêtement que cela ! La senorita me méprise ; il est vrai que je ne vaux pas grand'chose!... mais enfin, si j'ai du mauvais, j'ai du bon aussi!... Mademoiselle Frasquita ne me pardonne pas de l'aimer; c'est plus fort que moi!... Voilà pourquoi je suis resté à Marseille, en déser-

tant l'*Hudson*, comme de juste!... Vieille habitude! j'ai navigué sur quinze grands navires, j'ai déserté de onze; quant aux autres, comme le *Diable-de-Mer* et la corvette turque, ils m'ont déserté sous les pieds en coulant, brûlant ou faisant naufrage. J'ai donc filé de l'*Hudson* le matin de son appareillage pour New-York; le soir, j'entrais au théâtre comme aide-machiniste. Chaque jour je me procurais de vos nouvelles... Je vous ai suivie plus de cent fois. Tant que vous m'avez parues à votre aise, j'ai fait le mort : — Convenez que c'est beau de ma part! — Mais la déveine arrive, ça se voit!... Votre officier français vous a donc abandonnées... Eh bien! moi, je ne vous abandonnerai pas!...

— Non! interrompit vivement Frasquita,

non! Destaillis ne nous abandonnerait pas, s'il connaissait notre situation et s'il pouvait...

— Ma fille, dit madame Molinarès, sa famille ne répond point à tes lettres!... On nous prend pour des aventurières sans doute.

— Parbleu! fit Bergami; je n'avais plus le droit de vous conseiller à bord de l'*Hudson;* sans quoi... Français, *sauteur!* voilà mon sentiment... Mais, Espagnole, *danseuse!* Ceci est mon opinion à moi...

Frasquita devant sa mère, pouvait bien avouer qu'elle était oubliée par l'enseigne

Destaillis ; devant l'aventurier maltais, elle eut rougi de faire un tel aveu.

— Il est en mer ! il ignore que nous l'attendons ici...

— Très bien, parfaitement, mademoiselle; mais en attendant comme vous le faites, vous manquez de pain, de feu et de vêtements. — Je vous dois la vie et je vous aime toujours... Je vous ai laissée bien tranquille, depuis six mois passés, écoutez-moi donc tranquillement aussi.

— Écoutons-le, dit madame Molinarès. Ne refusons pas le secours de Dieu ; nous

aurions tort, Frasquita, de repousser les services de ce brave garçon.

« Brave garçon, » une qualification si conciliante fit sourire le Maltais :

— A la bonne heure, dit-il, car je vous apporte la fortune, moi!... tenez!...

Bergami tendait à madame Molinarès une lettre du directeur du théâtre de Marseille. Elle était conçue en ces termes :

« Madame,

» Si je dois en croire le drôle qui vous portera la présente mademoiselle Frasquita, votre fille, réunirait à un physique char-

mant des talents de premier ordre comme chanteuse et danseuse surtout. En supposant que le Maltais Bergami n'ait pas menti de tous points, je vous invite, madame, à venir me présenter mademoiselle votre fille demain, à midi précis.

» Recevez, madame, mes salutations empressées et pressées.

» JOACHIM BOULNÈGRE, Dr. »

La mère de Frasquita lut ce billet avec étonnement d'abord, puis avec tristesse.

— *Bailadora !...* murmura-t-elle enfin d'un ton douloureux.

— Mademoiselle Frasquita fera recette

et vous ferez fortune, que diantre!... Ah! c'est comme ça que vous me remerciez!...

— Danseuse, sauteuse sur un théâtre!... ô mon Dieu!... non! jamais!... reprit madame Molinarès.

— Il n'y a pas de sot métier! riposta Bergami qui ne concevait guère les scrupules de la noble veuve. Vous mourez de misère, vous n'avez plus de ressources d'aucune espèce, et vous hésitez!... Je m'attendais à des transports de joie .. *corpo di Bacco!*... Quelles femmes êtes-vous donc!

Frasquita, ramassant la lettre, venait aussi de la lire et de la relire; elle réfléchissait.

Espagnole et fervente chrétienne, madame Molinarès exprima l'horreur qu'elle éprouvait en songeant à la possibilité d'exposer chaque soir sa fille en public, sur un théâtre, en costume de danseuse.

— Je vous admire, foi de bandit! poursuivit le Maltais. Comment vous en êtes encore là, ma bonne dame, après vos aventures de terre et de mer. Mais vous chantiez et vous pinciez de la guitare pour le capitaine Vertucci qui faisait habiller votre fille en mauresque... costume autrement léger que celui de danseuse... Ensuite, devant le dey Ali-Khodja, dans le harem, je ne pensè pas que mademoiselle Frasquita fut plus décemment accoutrée, car ces coquins de Turcs

ont un goût particulier pour la gaze transparente... Je pense aussi qu'en fait de chant et de danse, Son Altesse Barbaresque n'a guère ménagé vos susceptibilités...

— C'est vrai! mais tout cela s'est passé secrètement, malgré nous!...

— J'étais résolue à mourir, ajouta Frasquita, plutôt que de subir le déshonneur.

— Ici, reprit madame Molinarès, l'on prendra ma fille pour une de ces misérables qui spéculent sur leurs charmes...

— Les galants seront vite détrompés, si

la senorita les reçoit comme elle nous a reçus, M. Édouard et moi !... Sa vertu doublera ses succès; une danseuse espagnole insensible, farouche, incorruptible, inflexible malgré sa souplesse, tout le monde voudra l'applaudir!... Allons! allons! ne faites pas la sottise de refuser les propositions de mon directeur. Ce n'est pas sans peine que je l'ai décidé, moi, malheureux aide-machiniste, à vous écrire ce billet... Par le diable, il pourrait vous arriver pire que de danser en public!...

— Bergami! tu nous insultes!

— Je raisonne... Je dis que nécessité n'a pas de loi!... Pour sauver son honneur et sa

vie, votre fille a chanté et dansé là-bas, qu'elle en fasse autant ici, elle sauvera sa vie et son honneur!...

— Il a raison, dit Frasquita, nécessité n'a pas de loi!...

Bergami battit des mains, en disant :

— Bientôt tout Marseille fera comme je fais!...

Madame Molinarès n'osa résister davantage, mais elle soupirait, elle essuyait, à la dérobée, des larmes brûlantes; elle se rappelait le temps où, à Cadix, le terme de *Bailadora* lui semblait être l'une des plus

injurieuses expressions de la langue espagnole.

La fille du capitaine de vaisseau Molinarès devenir danseuse comme une vile bohémienne! l'enfant, qu'elle avait élevée dans les sentiments de retenue et de pudeur les plus exaltés, revêtir le maillot et la jupe à paillettes!... Devant Moussalem ou Ali-Khodja, l'on avait cédé à la force brutale, et le dessein arrêté de périr relevait aux yeux de sa mère la malheureuse captive.

Mais Frasquita dit que la misère était aussi une force brutale devant laquelle il fallait se soumettre ; elle jura qu'elle résisterait avec plus d'énergie que jamais à toute

tentative injurieuse, et, s'adressant à Bergami :

— A commencer par toi — dit-elle. Tu as, sans doute, repris l'habitude du *coltello* italien; moi, je porte encore ma *navajilla* d'Andalouse.

— De Bergami, vous n'avez plus rien à craindre, répliqua le Maltais. Vous ne voulez pas m'aimer, vous me méprisez...

Il soupira, et, poursuivant avec énergie :

— Mais, à défaut de votre amour, j'ai ma jalousie, et malheur à quiconque oserait...

— Très bien !... merci !... s'écria Frasquita reconnaissante.

— A défaut de votre *navajilla*, le téméraire trouverait mon *coltello* entre votre poitrine et la sienne...

Sur quoi l'aventurier fit claquer sa langue et ses doigts, haussa les épaules, se leva, fit le tour de la chambre, et secoua dédaigneusement les misérables hardes suspendues à la muraille :

— Notre directeur, dit-il ensuite, Sa Seigneurie Joachim Boulnègre est un franc imbécille; n'en soyez pas trop étonnées! Si vous aviez le malheur de vous présenter à lui vêtues comme ça, le moindre mal qui pût arriver à mademoiselle serait d'être admise *gratis* comme figurante...

— Gratis... mais alors à quoi bon?...

— Vous n'avez jamais vécu dans des coulisses; à Lisbonne, notre directeur, loin d'appointer ses figurantes, exigeait de chacune d'elles dix piastres fortes par mois lorsqu'elles étaient jolies... et il n'en acceptait pas d'autres. Celles qui tenaient à figurer près de la rampe payaient quinze piastres, et les plus belles vingt. C'était un tarif réglé comme papier de musique.

— Arrière! s'écria madame Molinarès indignée.

— Du tout!... Je veux que mademoiselle

Frasquita soit bien appointée et très respectée !... Seulement, il nous faut un riche costume de ville, une voiture, un groom à livrée...

— Pourquoi donc être venu nous relancer dans notre galetas, pourquoi nous avoir troublées, Bergami ? dit la jeune fille avec un accent de reproche.

— Parce que je ne suis pas assez niais pour n'avoir rien prévu. — Vous êtes annoncées à l'hôtel d'Espagne comme devant arriver en chaise de poste cette nuit ; — demain matin, le costumier du théâtre sera chez vous avec toutes sortes de vêtements

confectionnés; j'ai arrêté un groom et une femme de chambre. — Enfin, pour sauver les premières apparences, j'ai apporté deux robes de chambre et deux manteaux que vous allez mettre sur-le-champ.

Madame Molinarès se récria encore; — heureusement Frasquita fut d'avis de se conformer aux étranges conseils du Maltais, qui, pour surcroît de précautions, lui remit une légère bourse contenant quelques pièces d'or.

— Ne payez rien, mais donnez de beaux pour-boires! Soyez généreuses, dédaigneuses, un peu insolentes; traitez M. le directeur du haut en bas, obligez-le à vous

reconduire jusqu'à votre voiture... Ah!... Point de conventions d'argent avec lui avant un premier succès dont je me charge. Pendant votre souper, j'entrerai dans plus de détails.

Les dames Molinarès mirent les manteaux de voyage que leur tendait Bergami; dix minutes après, elles entraient à l'hôtel d'Espagne où leur appartement avait été retenu.

La femme de chambre et le groom de ces dames les attendaient.

Bergami jurait contre un postillon imaginaire, qui, de connivence avec le maître-

d'une autre auberge, n'avait jamais voulu conduire les voyageuses jusqu'à leur destination.

Le souper fut excellent.

Pour prix de ses services, le Maltais demanda publiquement une petite gratification, reçut une pièce d'or, et sortit en la montrant à tous les domestiques de l'hôtel.

Madame Molinarès, inquiète de cette nouvelle aventure, ne put dormir de la nuit. Frasquita, plus confiante, ne se réveilla qu'au bruit du costumier et des couturières qui, conduits par le Maltais, assiégèrent l'appartement dès neuf heures du matin.

— Mademoiselle Frasquita, la plus célèbre de toutes les danseuses d'Andalousie! s'écriait Bergami ; sachez bien qu'il n'y a rien d'assez beau pour elle! Je l'ai vue, moi qui vous parle, à Cadix, à Lisbonne et même ailleurs! Le sultan du Maroc, sur sa réputation, lui a fait offrir cent mille piastres pour venir danser devant lui... mais, madame Molinarès a refusé net. .

— Est-il possible!... refuser cent mille piastres!

— Bah! nous sommes bien au-dessus de cela!... si vous aviez vu les diamants de ces dames.. leur écrin ferait pâlir toutes les couronnes d'Europe. il faudrait aller plus

loin que les Indes pour trouver des parures semblables.

Lorsque Frasquita parut dans la robe de chambre assez modeste que le Maltais lui avait apportée la veille, M. le costumier et les gens de sa suite, saluèrent jusqu'au ras du parquet.

Un crédit illimité se trouvait ouvert.

Bergami aidant, la jeune fille en usa largement, se montra fort généreuse en gratifications, et envoya louer une voiture élégante.

La renommée de l'incomparable espa-

gnole l'avait précédée. Depuis une heure, tous les employés du grand théâtre ne parlaient que de ses largesses, lorsqu'enfin elle descendit de voiture au bas de l'escalier du directeur, qui aurait craint de compromettre sa réputation, s'il s'était permis de questionner Frasquita sur ses succès passés.

Il n'était moucheur de quinquets dans les coulisses du théâtre, qui ne se fit gloire de connaître par le menu tous les antécédents dramatiques de l'illustrissime danseuse espagnole.

— J'ai pour habitude, monsieur le directeur, dit Frasquita, de donner toujours une

première représentation au bénéfice des pauvres...

— Il en sera comme vous voudrez — mademoiselle; répondit Joachim Boulnègre;— mais vous devez comprendre que j'ai hâte de faire jouir le public marseillais de l'heureuse fortune que nous vous devons.

— Malgré la fatigue de mon voyage, monsieur, nous répéterons dès demain, si vous le voulez.

— Vous me comblez de bontés...

Frasquita salua d'un petit air protecteur,

sans que madame Molinarès, interdite, eût osé desserrer les dents.

Bergami attendait impatiemment à l'hôtel d'Espagne l'issue de cette première démarche. Il savait que de sa vie Frasquita n'avait mis les pieds dans des coulisses de théâtre.

— Le point essentiel, lui dit-il, est qu'à votre allure empruntée, M. Boulnègre ne puisse se douter de rien avant la représentation. Venez donc, dès ce soir, explorer les localités, je serai votre cicérone et ne vous parlerai qu'en espagnol.

Dès le soir, tous les artistes du théâtre

de Marseille furent obligés de rendre hommage à l'éblouissante beauté de Frasquita qui eut le temps, pendant les entr'actes, de faire l'étude topographique des planches, où elle devait débuter quatre jours après. — Il fut convenu qu'elle jouerait le rôle d'une captive andalouse présentée dans un harem.

Vingt ballets n'ont pas d'autre thème, M. l'impresario n'eut que la peine de choisir.

Trois répétitions suffirent. — Une affiche immense fut apposée et tous les journaux de Marseille annoncèrent, pour la représentation au bénéfice des pauvres, les débuts de la célèbre Frasquita, la perle des Espagnes.

Bergami, que sa passion n'empêchait pas de calculer juste, ne voulait point d'un demi-succès. Spéculant à sa manière, il prétendait rentrer largement dans toutes ses avances et pensait d'ailleurs que la reconnaissance finirait par amollir le cœur de Frasquita.

Plus dangereuses que l'eau et le feu, les planches d'un théâtre sont un écueil où maintes vertus opiniâtres ont fini par faire naufrage.

— C'est là que j'attends notre belle, elle sentira le besoin d'un protecteur, d'un mari... Je serai prêt !...

La toile se leva enfin.

Frasquita tremblante était dans les bras de sa mère qui, au moment suprême, eut à peine la force de lui crier : « Courage ! » — Certes ! elles avaient passé ensemble par des situations autrement terribles ; eh bien ! nous ne craindrons pas de le dire, jamais elles n'avaient éprouvé d'émotions si violentes.

Frasquita pourtant sut s'en rendre maîtresse ; sortant de sa loge d'un pas assuré, elle n'eut point l'air pour les artistes et figurants d'être une petite débutante. D'un bond, elle franchit les couloirs, puis s'avança gracieuse devant ce pacha aux mille têtes qu'on appelle public.

Les deux mille mains du pacha battirent.

Elle prit son vol au son des castagnettes.

. . . .

Les feuilletons des journaux de Marseille ont publié de cette première représentation des comptes-rendus enthousiastes auxquels nous renverrons nos lecteurs.

XI

Hauts faits et gestes de Joachim Boulnègre.

Joachim Boulnègre, qualifié d'imbécille par l'aide-machiniste Bergami, n'aurait pu être qu'un homme supérieur ou le dernier des idiots, si dès le lendemain du succès, un traité d'engagement dans la poche, il ne s'était fait annoncer chez la triomphante Frasquita Molinarès.

Homme supérieur, il se serait aperçu à une foule d'indices que la danseuse n'était qu'une débutante étrangère à l'art scénique; il aurait pris des renseignements, et, découvrant la vérité, se serait trouvé en mesure de dicter des conditions.

Idiot complet, il n'aurait pas su se rendre compte des avantages qu'il retirerait d'un engagement en due forme, liant la jeune Espagnole à son exploitation théâtrale.

Mais attendu la justesse de la qualification que lui donna Bergami, le digne homme s'estima très heureux de voir accepter d'emblée des propositions fort lucratives en vertu desquelles Frasquita reçut le traitement d'un premier sujet de danse, expérimenté dans son art et jouissant déjà du plus grand renom; des avances considérables

furent soldées en outre, immédiatement après la signature du contrat ; — l'on devine que Bergami avait eu soin de prévoir ce point essentiel.

— *Corpo di Bacco !* bien joué ! s'écria-t-il, dès qu'il eut notion certaine de la signature. Maintenant, mademoiselle Frasquita, du courage, du jarret, du talent! ou gare au pacha aux mille têtes !...

Bergami, grassement remboursé, fut renvoyé avec la promesse qu'il aurait une énorme part dans tous les bénéfices de la première danseuse, mais aussi avec l'ordre de ne plus se présenter chez elle.

— Mais je veux vous voir, moi ! s'écria-t-il.

— Tu me verras tous les soirs au théâtre.

— Sans vous parler, sans pouvoir vous dire que je vous aime...

— Voilà justement ce que nous voulons !... nous te payons ; tu es intéressé à nos succès.

— J'espérais une récompense plus douce...

— M'est-il possible d'oublier ce que tu es, Bergami !

— Pourquoi pas... une danseuse peut bien épouser un contrebandier...

— Tu m'insultes !... s'écria Frasquita indignée.

— Hélas ! il ne dit que trop vrai, mon enfant ! Tu es danseuse... tu n'es qu'une *bailadora* comme la dernière des bohémiennes.

A ces mots, madame Molinarès fondit en larmes.

— Tu as fait pleurer ma mère, sors ! et ne reparais plus ici !... dit Frasquita en

chassant l'aventurier maltais qui se retira non sans maugréer :

— Au diable tous les hidalgos d'Espagne et toutes les stupides créatures qui partagent leurs idées !... Ne voilà-t-il pas un beau malheur d'être *bailadora*, quand une ville entière vous adore ! Bohémienne, jolie raison !... Fallait-il les laisser mourir de misère dans leur galetas ?... Ces gens à préjugés sont incorrigibles ; la nécessité leur prouve que leurs préjugés n'ont pas le sens commun ; ils en sont si bien convaincus qu'ils vous font, comme mademoiselle Frasquita, la pirouette devant des milliers de spectateurs... ils démontrent par chacune des actions de leur vie, qu'ils se battent l'œil du qu'en dira-t-on... mais avisez-vous de leur dire *Amen*, paf !... les voici

piqués !... Vous êtes danseuse, première danseuse, premier sujet, *bailadora*... mille millions d'enfer ! Et je suis un misérable, un insolent, un drôle, pour vous avoir appelée danseuse, moi qui vous ai faite danseuse et que vous devriez remercier à deux genoux de ce que vous êtes danseuse !...

Madame Molinarès, résignée d'abord, puis tremblante à la crainte que sa fille échouât devant le public, pleurait amèrement à cette heure, parce qu'elle méritait le nom de danseuse. — La misère vaincue le préjugé revenait.

— Libre ou esclave, ouvrière ou baladine, soyez sûre, ma bonne mère, disait Frasquita, soyez sûre que votre fille restera toujours digne de vous et de votre tendresse...

— Danseuse! répétait madame Molinarès en pleurant.

— Je ne le suis que pour quelques mois, patience! nous quitterons cette ville, nous irons, s'il le faut, à l'autre bout du monde!...

— Ah! si mon noble époux avait pu prévoir que sa fille serait réduite à faire un tel métier, il aurait préféré te voir morte, Frasquita!...

— Hélas! ma mère, vous le savez, j'étais résolue à mourir!... mais aujourd'hui, n'est-il pas de mon devoir rigoureux de tenir mes engagements?

— J'en conviens.

— Ne sommes-nous pas mille fois moins à plaindre qu'à bord de la corvette turque?...

— C'est vrai...

— Ou que dans le harem d'Ali-Kodja?

— Je l'avoue...

— Ou qu'à bord du *Diable-de-Mer?*

— C'est certain.

— Ou que dans la barque des contrebandiers?...

— Je ne le nie pas.

— Ou que dans la prison de Gibraltar.

— C'est possible!...

— Et avant notre captivité, à Gibraltar, à Algésiras même, vous souvenez-vous de nos

privations; en peu de mois, ici, j'aurai gagné pour vos vieux jours une fortune honorable...

— Honorable! par ce que tu fais!... *Pour mes* vieux jours et tu ne vois pas que...

Madame Molinarès n'acheva point. De quelque temps, Frasquita ne sut comment compléter sa pensée; elle ne devait que trop tôt l'interpréter tout entière.

Forte devant le danger, courageuse en présence de la misère, madame Molinarès ne prit jamais son parti de la position de sa fille. — Les lettres adressées à la première danseuse par d'insolents amoureux, les démarches hardies de certains jeunes et beaux messieurs qui parlaient de leur tendresse

comme des capitalistes, achevèrent de blesser au cœur la mère de Frasquita. Elle tomba gravement malade.

Et la jeune fille, pénétrant la cause morale de sa maladie, ressentit alors une incomparable douleur.

Au théâtre, elle obtenait des succès éblouissants dans tous les genres. Elle chantait, elle s'accompagnait non seulement avec les castagnettes mais encore sur la guitare; elle déployait, dans la pantomime, un art infini, elle se montrait tour à tour comédienne et tragédienne, soit par son jeu muet, soit lorsqu'elle chantait en espagnol. Il n'était bruit, dans Marseille, que de sa grâce, de sa voix charmante, de son jeu toujours nouveau, de la réunion de ses

rares talents et enfin de son irréprochable conduite.

On ne connaissait à la Frasquita aucune intrigue ; les plus entreprenants, les plus riches avaient été repoussés ; c'était un dragon de vertu, une vestale, une merveille !...

Dirons-nous qu'au bout de peu de jours l'hôtel d'Espagne avait été abandonné pour un appartement simple et convenable dans le genre de celui que les dames Molinarès avaient occupé tout d'abord.

Les fournisseurs, costumiers et autres, intégralement soldés, s'étonnèrent bientôt de n'être point rappelés chez la Frasquita, dont la mise en ville était toujours modeste,

et dont les prétendus diamants ne brillèrent jamais aux feux de la rampe.

On commença donc à mettre en doute les bruits merveilleux répandus dès l'origine par le Maltais Bergami, qui, déçu dans ses espoirs, mécontent et bavard, commit une foule d'indiscrétions. Le voile se déchirait. On se dit tout bas que la Frasquita n'avait jamais figuré sur le moindre théâtre de la Péninsule; on s'entretint de ses bizarres aventures de terre et de mer. On se moquait par occasion de M. le directeur Joachim Boulnègre. Les nouvellistes des Bouches-du-Rhône brodèrent à l'envi sur le canevas des *on dit* de salons ou d'estaminets.

Et Joachim Boulnègre, jusqu'alors aux petits soins pour sa pensionnaire, qu'il se

permettait d'adorer en secret, frémit de colère en apprenant qu'il avait été dupe des contes de Bergami.

Une odalisque faire la prude! une débutante être payée comme un premier sujet! une aventurière sans un sou, traiter de haut en bas son directeur!... une péronnelle sans nom raccrocher un engagement ruineux!...

L'irascible impresario acquit trop aisément la certitude que les dames Molinarès végétaient à Marseille depuis six mois, lorsqu'il provoqua leur première visite. Il était furieux d'avoir proposé et signé un engagement qui venait de lui faire gagner une trentaine de mille francs.

— J'aurais pu exploiter cette aventu-

rière pour une bouchée de pain ! s'écriait-il avec rage , et lui prouver par la même occasion qu'un directeur n'est pas moins pacha qu'un dey d'Alger !... O la rusée coquine!.. Mais j'y songe, c'est ce drôle de Bergami qui... — Qu'on m'amène l'aidé-machiniste Bergami !..

Le Maltais comparut.

— Tu m'as audacieusement trompé, faquin !... Tu ne m'as pas dit un mot de vrai sur le compte de la Frasquita !... Tu es un insigne larron !... Qu'as-tu à répondre ?...

— Que je me suis moqué de vous et que je m'en moque encore !... dit Bergami peu friand de conserver sa place depuis qu'il s'enrichissait aux dépens de la première danseuse.

— Je te chasse !...

— Je m'abonne pour applaudir ma Frasquita !

— Va-t'en !

— Soyons poli, cadet ! je ne suis plus machiniste, mais abonné. Si tu fais l'insolent, je te...

Bergami montrait des poings qui apaisèrent, comme le *Quos ego* neptunien, la tempête directoriale.

Le chapeau sur l'oreille, il sortit en sifflant, ce qui redoubla la mauvaise humeur de Boulnègre, fort impatient d'avoir une explication avec la Frasquita en personne.

Ce jour-là un brig de guerre, arrivant de Toulon, mouilla dans le port de Marseille; Frasquita Molinarès, accompagnée de sa femme de chambre, se rendit à bord, et, sans se nommer, pria le capitaine de lui donner, s'il était possible, quelques renseignements sur l'enseigne de vaisseau Charles Destaillis.

— C'est un ami et presque un parent de notre famille, disait-elle en espagnol; ma mère, qui est malade et qui n'a pu venir avec moi, l'a reçu chez elle à Gibraltar, il y a aujourd'hui près de deux ans; nous désirerions bien savoir en quels parages il se trouve.

— Je vous promets, mademoiselle, de ne rien négliger pour vous satisfaire, ré-

pondit le capitaine; mais à qui ai-je l'honneur de parler?

Frasquita Molinarès donna son nom et son adresse en rougissant.

— Seriez-vous?... s'écria l'officier de marine.

— La danseuse... murmura la jeune fille avec timidité, hélas! oui, monsieur!...

— Corbleu! Destaillis est un heureux mortel!... L'intérêt que vous prenez à son sort serait envié par tous les officiers de la flotte.

Frasquita baissa son voile, et d'un accent douloureux :

— Si M. Destaillis avait été en France,

répondit-elle, la fille du capitaine de vaisseau Molinarès n'eût probablement jamais été réduite à la nécessité de monter sur un théâtre.

L'officier de marine que le nom de sa visiteuse avait soudainement rendu un peu trop galant, redevint le plus respectueux des mortels ; mais le soir il était dans une stalle où elle l'aperçut non sans quelque embarras.

Or, si furieux qu'il fût, M. le directeur Joachim Boulnègre se garda bien, avant le ballet, de relancer Frasquita, qui recueillit, comme de coutume, des milliers de bravos enthousiastes, fut rappelée et accablée de bouquets ; mais dès qu'elle passa dans sa

loge pour y reprendre son costume de ville, il frappa brusquement à la porte :

— N'entrez pas ! dit la femme de chambre.

— Eh ! corbleu ! c'est moi ! le directeur ! Ouvrez ! je suis très pressé !

Frasquita jetant un manteau sur ses épaules, permit d'ouvrir. — Le directeur entra, se jeta sur le divan, et voulut renvoyer la camériste.

— Qu'est ceci, monsieur ! s'écria Frasquita étonnée. Si je ne me trompe, vous le prenez, ce soir, sur un ton fort nouveau. Paulette, restez !.. Je vous défends de me quitter un instant !

— Allons, vertu farouche ! ne dirait-on

pas qu'on vient vous dévorer toute vive? reprit Boulnègre partagé entre deux desseins fort contraires.

Amoureux, avare et assez sot, il voulait par trop de choses à la fois.

— J'ai été longtemps votre dupe, ma toute belle!... Je deviens la risée de Marseille; mais je prétends obtenir, en compensation de votre engagement onéreux pour ma direction, quelques marques de reconnaissance.

A ces mots, poussant la femme de chambre par les épaules, il la mit à la porte de la loge, se rassit, et d'un ton fort impertinent:

— Petite! dit-il, allons! asseyons-nous ici et causons!

— Monsieur, sortez! s'écria Frasquita irritée.

— Du drame, mademoiselle l'odalisque! fi donc!...

Le directeur, au lieu de sortir, s'avançait hardiment; il ne tarda pas à reculer effrayé.

La *navajilla* était hors de sa gaîne.

La guêpe, armée de son dard, le menaçait en répétant : « Sortez, ou malheur à vous! »

Joachim Boulnègre ouvrit, sortit et se

trouva face à face avec un officier de marine qui le prenait au collet.

— Qu'est-ce ! que voulez-vous, monsieur ?... s'écriait le directeur. A moi !... au secours !...

— Je n'ai pas appelé au secours, moi ! dit Frasquita, et si vous n'aviez prudemment pris la fuite...

Les acteurs, figurants et machinistes, ameutés par Paulette, virent leur directeur rouler sur les planches et recevoir, en se relevant, une de ces burlesques corrections que les personnages de la comédie italienne distribuent si libéralement à leurs valets.

— Monsieur, vous m'avez frappé, vous

me rendrez raison de cette insulte! dit le directeur au milieu des éclats de rire de sa troupe.

— Si je vous ai frappé, ce n'est pas au visage, répliqua l'officier; je vous ai traité en maraud!... Insulter une femme... chez elle!... Envoyez-moi vos témoins à bord de l'*Allègre*, dans le port.

Pendant cette scène tragi-comique, Frasquita Molinarès avait eu le temps de réparer le désordre de sa toilette.

Cinq minutes après, elle recevait de l'officier de marine les communications qu'elle désirait.

— A mon bord même, mademoiselle, lui

dit-il, j'ai appris que M. Destaillis est aujourd'hui dans l'Inde, sur l'*Eclipse*, et je me mets à votre disposition pour lui faire parvenir les lettres de madame votre mère...

Frasquita combla de ses remercîments le capitaine de l'*Allègre*, qui attendit fort inutilement le lendemain les témoins du directeur, dont il n'entendit plus parler.

N'omettons pas, toutefois, quelques mots en faveur de Joachim Boulnègre. — A la porte de son domicile, en revenant du théâtre, il fut, pour surcroît d'infortune, attaqué par un inconnu vigoureux, qui le rossa de main de maître. — L'on doit reconnaître à cet exploit nocturne l'ex-aide-machiniste Bergami, qui vengea peut-être,

en cette occasion, deux injures pour une.

Après avoir passé quinze jours au lit, le pauvre Joachim ayant appris le départ de l'*Allègre*, ne fut peut-être pas trop fâché de n'avoir de témoins à expédier chez personne; mais, en revanche, il eut recours à un avocat des plus retors pour intenter à Frasquita Molinarès un procès qui mit bientôt tout Marseille en rumeur :

Attendu que la demoiselle Molinarès, usurpant la qualité d'artiste chorégraphique, alors qu'elle n'avait de sa vie dansé sur un théâtre, avait abusé de la bonne foi du sieur Joachim Boulnègre, en se faisant annoncer à lui comme la plus renommée des danseuses de la Péninsule ; — Attendu qu'à l'aide d'une fausse qualité, elle avait entraîné ledit Joachim Boulnègre à consen-

tir un traité onéreux pour la direction du théâtre de Marseille; — Attendu qu'il y avait eu fraude, captation, tromperie, mensonge, dol, etc... etc... etc..., — M. le directeur reclamait la rupture du susdit traité d'engagement, *item* le réglement à l'amiable des émoluments justement dus à une débutante de mérite, *item* la restitution des cinq sixièmes des sommes payées (en cavant au minimum et par approximation, eu égard à l'article précédent), etc., etc.... Et, à défaut de la restitution immédiate des sommes indûment perçues, un jugement condamnant ladite demoiselle Molinarès à continuer son emploi sur le théâtre de Marseille, jusqu'au parfait paiement des avances extorquées par elle à la faveur d'une véritable escroquerie... etc... etc... etc...

Une avalanche de papier timbré fondit un beau matin dans le domicile de la danseuse.

L'avocat de Boulnègre, adroit faiseur, n'avait d'autre désir que de plaider une affaire scandaleuse; peu soucieux au fond du gain du procès, il berçait le cupide et rancuneux directeur de l'espoir qu'il tiendrait bientôt Frasquita pieds et poings liés, sans lui verser un centime. Provisoirement, et en attendant l'issue du procès, il lui conseillait de ne plus payer d'appointements, conseil suivi à la lettre et qui eut pour conséquence que la Frasquita refusa de jouer.

Le directeur, passant outre, mit son nom sur l'affiche.

La salle se remplit; le public demandait à cors et à cris la danseuse.

Boulnègre envoya déclarer au public que mademoiselle Frasquita, par on ne sait quel caprice, méconnaissait ses ordres. Une rumeur formidable éclate à ces mots, on lance des projectiles au régisseur, on brise les quinquets et le lustre, on envahit le théâtre; — puis on se porte en masse sous les fenêtres de la Frasquita.

Comment apaiser une populace méridionale, loquace et turbulente?

Cependant un homme qui garde la porte des dames Molinarès, parvient à faire entendre à quelques gaillards furibonds, que le directeur, le jour même, a refusé de

payer son premier sujet. Il ajoute que madame Molinarès, la mère, est très sérieusement malade.

— Nous voulons en être sûrs! — montons!...

— Venez! dit Bergami.

Frasquita paraît à son balcon.

On veut la porter en triomphe jusqu'au théâtre.

La force armée survient; le rassemblement se dissipe; mais le lendemain, quoique le nom de la danseuse ne soit plus sur l'affiche, le tumulte recommence. Cette fois, le public mieux renseigné, demande le directeur.

Joachim Boulnègre n'ose affronter la furie de la foule. Nouveaux désordres, nouveaux dégâts; on se précipite vers la demeure du directeur, ses vitres sont brisées à coups de pierres.

La garde et les gendarmes arrêtent cent personnes.

Les tribunaux de commerce et de police correctionnelle, retentissent comme le tribunal civil du nom de Frasquita Molinarès. Les journaux soufflent le feu de la discorde.

L'autorité intervient. Par ordre supérieur, la première danseuse est contrainte à reparaître sur la scène.

Joachim Boulnègre croit le moment

venu de prendre sa revanche. Une cabale formidable a été secrètement organisée. Une salve de sifflets accueille Frasquita ; elle va tomber évanouie quand le public se soulève contre les agents du directeur. Force est d'applaudir à outrance.

La victoire reste aux admirateurs passionnés de Frasquita ; et à dater de cette rentrée commence pour elle une nouvelle série de succès.

Débouté de toutes ses demandes, condamné sous tous les rapports, Joachim Boulnègre est cassé aux gages par le conseil municipal ; mais, hélas ! Frasquita n'est plus maîtresse de ses actions. Elle se doit sans merci à son terrible protecteur le pa-

cha aux mille têtes, le public qui ne jure plus que par elle.

Et cependant tant de crises ont augmenté rapidement les souffrances de madame Molinarès dont les forces s'épuisent à vue d'œil. Alors même que sa fille obtenait triomphes sur triomphes, la pauvre femme se mourait.

Nous ne dirons pas ce que devint le glorieux Joachim Boulnègre après sa malencontreuse croisade contre notre héroïne. La courte peinture que nous avons faite de son caractère et de ses talents, suffit pour que nos lecteurs soient sans inquiétudes sur l'avenir d'un si parfait honnête homme. — Il dirige ou dirigera, qu'on se garde d'en douter!

Quant à son avocat, l'esprit qu'il déploya dans ses plaidoieries l'a posé au premier rang; il a plaidé, plaide et plaidera jusqu'à extinction de voix ou de chicane.

XI

Avant, pendant et après.

Mille fois couronnée chaque soir, Frasquita Molinarès passait les jours et les nuits au chevet de sa mère, avec un infatigable dévoûment filial.

— Au nom du ciel, lui disait-elle, ne

vous laissez point abattre; quelques mois encore et, je vous le jure, nous quitterons ce pays...

Madame Molinarès souriait tristement, embrassait et bénissait sa fille; le mal empirait toujours.

Les succès de la jeune danseuse ne l'avaient pas fort enrichie, l'aisance qui remplaçait la misère était loin d'être la fortune, la part énorme qu'elle donnait à Bergami sur ses émoluments, et les frais dispendieux de ses divers procès la mettaient dans la nécessité de continuer à paraître sur le théâtre. D'ailleurs un engagement formel la liait encore; enfin, elle avait recouvré l'espoir de revoir Destaillis.

Elle lui avait écrit dans l'Inde de nombreuses lettres où elle ne lui cachait aucun des événements de sa vie.

— Il est généreux, disait-elle, il ne partagera pas les préjugés du vulgaire. Il sera touché de ma constance. Il m'aime toujours, il me délivrera... Il m'épousera !...

Si la jeune fille exprimait quelqu'une de ces pensées en présence de sa mère, la malade hochait la tête ou même murmurait amèrement le mot fatal de *Bailadora*.

Frasquita découragée passa ainsi plusieurs mois à recueillir les hommages d'une foule enthousiaste et à pleurer à côté du lit de sa mère mourante.

— Mon enfant, disait parfois la noble

veuve, les illusions tuent, les déceptions sont plus cruelles que l'esclavage, je meurs pour avoir eu trop de confiance dans la loyauté des hommes... Écoute-moi, et promets-moi de m'obéir.

Frasquita, fondant en pleurs, promit de se conformer à toutes les volontés de sa mère.

— Prépare-toi courageusement, ma fille, aux dédains de Destaillis... Il ne répond pas à tes lettres...

— Mais il n'a pas eu le temps d'y répondre, mamère; il ne les a peut-être pas même reçues...

— Point d'illusions... sa famille est in-

flexible comme l'eût été la mienne autrefois...

— Vous me défendez donc d'espérer...

— Je veux que si, par la permission de Dieu, tu rencontres jamais un homme de cœur capable de t'offrir sa main et son cœur, je veux que, renonçant de toi-même aux vaines promesses de M. Destaillis, tu acceptes sans hésiter un seul instant.

Frasquita n'osa plus opposer de résistance, et, plus triste qu'elle ne l'avait été de sa vie, elle prit le chemin du théâtre, car l'heure de la représentation approchait.

Cependant l'*Hudson* avait fait son voyage annuel, il avait chargé à New-York pour

Smyrne, longé prudemment les dangereuses côtes barbaresques, et touché barre à Smyrne où eut lieu la liquidation de la maison de commerce dirigée par Peters Jackson, neveu du capitaine Saunder. — A Smyrne, le trois-mâts américain prit un chargement pour Marseille ; puis, pour la dernière fois, il franchit l'Archipel illuminé par les brûlots vengeurs des Hellènes.

Le capitaine Saunder, sa femme et leur neveu Jackson se rendirent au théâtre lorsque leur cargaison eut été renouvelée suivant un vieil usage.

— Après-demain, au plus tard, nous prenons le large pour notre chère Amérique, d'où je ne bougerai plus, s'il plaît au ciel !

disait madame Saunder en s'asseyant dans sa loge. Depuis le récit des aventures des dames Molinarès, mes bons amis, je vous déclare que j'ai en horreur la mer et les vaisseaux de guerre; je ne veux plus voir d'eau ni de feu que dans mon ménage ..

— Je regrette beaucoup, moi, dit Peters Jackson, de n'avoir jamais connu mesdames Molinarès.

— Nous pourrions relâcher à Algésiras ! dit le capitaine Saunder en souriant.

— Non ! non !... à New-York ! à New-York ! sans retard ! s'écria sa femme. Du reste, ces dames ne sont probablement pas retournées dans leur pays. Mademoiselle Fras-

quita devait épouser un officier de la marine française...

— Hum ! fit le capitaine Saunder.

Quand la première danseuse parut — au milieu des hurras passionnés de la foule, trois exclamations britanniques, diversement accentuées, se firent entendre à la fois :

— Ho ! s'écria Saunder.

— Elle! s'écriait sa femme.

— Goddam ! fit plus fort un élégant dandy, qui eut grand tort de ne pas avoir su maîtriser son étonnement et sa joie. Sa maladresse attirait sur lui l'attention du plus exact des abonnés du théâtre, ci-devant machiniste, matelot, batelier, contreban-

dier et aventurier, c'est-à-dire Bergami le Maltais.

— Ho! elle!... Qui donc? demandait Peters Jackson à son oncle et à sa tante.

— Frasquita!...

— Frasquita, la danseuse... eh bien?...

— C'est elle-même, notre passagère, mademoiselle Molinarès.

Le silence s'était rétabli, quand Peters Jackson, fort surpris à son tour, fit entendre une quatrième exclamation non moins sonore que les précédentes.

— Silence! cria le parterre

Frasquita reconnut au même instant, dans leur loge, M. et madame Saunder.

— L'*Hudson!* à Marseille!... se dit-elle, et je l'ignorais!... Dès demain, j'irai à bord!...

Frasquita, chargée de couronnes, rentra chez elle toute tremblante, ce soir-là; elle avait quitté sa mère plus gravement malade que jamais; elle avait été suivie par un cavalier, qui essaya deux fois de l'accoster en chemin.

Le domestique, qui accompagnait la jeune danseuse, dut se retourner plusieurs fois et brandir un menaçant gourdin. L'étranger, enveloppé dans un long manteau à l'espa-

gnole, n'osa point s'approcher, mais ne cessa de marcher à quelques pas.

Quand Frasquita fut entrée dans la maison, il resta devant la porte, et s'y promena quelque temps avec une agitation extraordinaire. — Il était observé, à son tour, par un autre homme sorti du théâtre en même temps que la première danseuse :

— M. Édouard Broughley à Marseille! pensait Bergami en portant la main à la poignée d'un *coltello* qu'il avait toujours sur lui par un reste de mauvaises habitudes; M. Édouard Broughley, qui s'avise de suivre Frasquita Molinarès! *Per Bacco!* je veille!... qu'il prenne garde à lui!...

En apprenant que l'*Hudson* était à Mar-

seille, madame Molinarès tressaillit de joie :

— Ma fille, dit-elle d'une voix entrecoupée, un asile t'a été offert sur le navire du capitaine Saunder, accepte-le !... saisis l'occasion !... abandonne le théâtre, je t'en prie... car bientôt ta mère ne sera plus pour te garder... Si tu ne trouves point de protecteur, ni de soutien après moi, retire-toi dans un couvent... Je meurs avec le remords d'avoir cédé aux tentations de la misère...

— Ma mère ! répondait Frasquita en pleurant, votre fille vous obéira... vous l'ordonnez, je renonce au théâtre, soyez sans crainte, vos volontés sont sacrées !...

Une porte s'ouvrit ; Édouard Broughley,

introduit sans doute par quelque valet gagné à prix d'argent, osait pénétrer chez Frasquita.

Il s'y trouva en présence d'un lit de mort; il recula devant les regards ternes et fixes de madame Molinarès :

— Arrière! maudit!... dit la mourante d'une voix étouffée...

— Vous, ici!... s'écria Frasquita... C'est vous qui avez causé tous mes malheurs, tous, jusqu'à la mort de ma mère!

Frasquita parlait encore, lorsque Bergami se jeta furieux sur le capitaine Édouard Broughley, et lui enfonça son *coltello* dans le cœur.

Madame Molinarès jeta un grand cri ; elle était morte.

Frasquita courut à elle et l'embrassa en pleurant.

Des cris : à l'assassin ! se firent entendre.

Bergami fut arrêté tandis que les serviteurs de la maison emportaient le corps d'Edouard Broughley, dont le tour d'Europe avait commencé par l'enlèvement de Frasquita Molinarès, fiancée de Destaillis.

Nous venons de raconter, d'après le capitaine Destaillis, lui-même, ce qui se passa à Marseille, avant, pendant et après la dernière représentation théâtrale, donnée par l'héroïne de ce récit.

Que nos lecteurs daignent à présent se reporter à notre prologue — et l'auteur de cet ouvrage pourra dire :

« Onze heures du soir sonnaient à notre bord, sur la baie de Gibraltar, lorsque notre capitaine raconta rapidement — comme je viens de le faire moi-même, — ce lugubre et sanglant chapitre de l'histoire de Frasquita.

» Nous attendions la suite, elle fut plus brève encore. »

XI

Bon voyage !

Le capitaine Destaillis, devenu fort sérieux, ajouta pour répondre à nos questions :

« Six semaines après la mort de madame Molinarès, la frégate sur laquelle je revenais de l'Inde, se croisa au large avec le gros

trois-mâts marchand américain l'*Hudson*. J'étais de quart. Tout à coup, je poussai un cri de joie; un cri d'espérance répondit au mien :

» — Frasquita !...

» — Destaillis !...

» Je me tournai vers notre commandant :

» — C'est ma fiancée !... Frasquita !... mes amours !... Permettez que nous mettions en panne et que j'aille à son bord...

» L'*Hudson*, à la prière de Frasquita, avait masqué ses voiles; on s'y apprêtait à me recevoir ; mais le commandant me répondit avec humeur :

» — Vous devenez fou, monsieur Destaillis !.., Depuis quand un bâtiment de guerre français met-il en panne pour des amourettes ?...

» Je m'emportai.

» L'*Hudson* était encore en vue, que moi j'étais aux arrêts dans ma chambre... — Bonsoir, messieurs !... »

A ces mots, le capitaine Destaillis nous quitta brusquement.

— Et après ?... s'écria l'état-major tout d'une voix.

— Après ?... rien !... Puisque le capitaine est resté garçon, dit le commissaire de notre bord, Frasquita sera allée à New-

York avec M. et madame Saunder, et sans doute elle s'y est mariée...

— Avec M. Peters Jackson, ajouta le chirurgien-major, c'est évident. Que diable voulez-vous? Il lui fit la cour pendant la traversée?... L'aventureuse Frasquita est aujourd'hui mistress Jackson, elle a pris du ventre, et est estimée par ses voisins et voisines comme mère de six garçons et de douze filles.

— Fi donc, docteur!... Ah! que vous êtes bien du service de santé!

— Dame! j'aime les dénoûments heureux; ce Peters Jackson, que le capitaine a nommé deux ou trois fois, devait, de toute éternité, épouser une sauteuse...

L'état-major entier riait.

— Eh bien! dis-je, moi, je suis persuadé que l'histoire ne finit point là !

Le lendemain, selon la promesse de notre excellent capitaine, nous fûmes autorisés, à nos risques et périls, à passer la nuit à Gibraltar.

— Allons à la recherche de Frasquita Molinarès! disions-nous en partant.

Malheureusement les relâches se suivent sans se ressembler ; nos aventures n'eurent rien de bien saillant ; et aucun cas de force majeure n'ayant forcé notre navire à appareiller durant la nuit, nous revînmes tout simplement à bord le lendemain matin.

Huit jours après, en mer, par une de ces belles veillées d'hiver qui font la Méditerranée d'un bleu si sombre et les étoiles si brillantes, j'accostai le capitaine Destaillis avec l'intention bien arrêtée de lui reparler de Frasquita Molinarès.

L'avait-il revue ? avait-il jamais eu de ses nouvelles ? Lui avait-elle écrit depuis leur dernière rencontre en mer? Qu'était-elle devenue à bord de l'*Hudson*, monté par master, mistress Saunder et leur neveu Jackson? Enfin Bergami, après avoir assassiné Edouard Broughley, avait-il été puni comme il méritait de l'être ?

Loin de répondre à mes questions avec sa cordialité ordinaire, le capitaine Destaillis me dit brusquement :

— J'ai eu grand tort, l'autre soir, de livrer à votre curiosité, l'histoire de ma vie et de mes tristes amours de marin!... Quand je rentrai dans ma chambre j'étais mécontent de moi; je me reprochai ma légèreté au début et plus encore mes confidences de la fin. Vous riez, depuis, à mes dépens; les malheurs de Frasquita fournissent matière aux plaisanteries de tout l'état-major.

Je voulus nous justifier, j'y perdis ma peine, et n'arrachai que de rares lambeaux de phrases au capitaine Destaillis.

— Oui, j'ai revu Frasquita... Oui, je sais ce qu'elle est devenue... Mais que vous importe? je ne retomberai pas dans ma faute de l'autre soir...

Le capitaine me dit pourtant encore que Bergami avait passé quatre ans au bagne, et en avait déserté suivant son habitude...

— Mais ce Bergami, demandai-je encore, a-t-il aussi revu mademoiselle Molinarès?...

— Brisons là... interrompit le capitaine, vous avez mes ordres pour la nuit, bonsoir!...

J'achevai mon quart en forgeant un dénoûment imaginaire aux aventures véridiques de Frasquita Molinarès; mais la fiction ne doit pas trouver place dans ces pages; je n'y inscrirai que les propres paroles du capitaine Destaillis qui me fit attendre plus que n'ont jamais attendu impatients lecteurs de feuilleton.

Jusqu'à notre arrivée à Toulon, je n'osai lui reparler de sa belle Frasquita ; peu après, il quitta le commandement de notre vapeur ; nous, nous partîmes pour Alger sous les ordres d'un autre lieutenant de vaisseau.

Or, il y avait bien huit ans de cela, lorsque, me trouvant à Brest, j'appris que le capitaine de vaisseau Destaillis, commandant la *Surveillante*, venait d'y arriver. J'allai lui faire ma visite. Le digne navigateur, qui n'avait pas trop vieilli, m'accueillit avec une cordialité charmante, et sans se faire prier, me parla presqu'aussitôt de Frasquita Molinarès, en homme rempli de son sujet.

Racontons d'après lui.

Lorsqu'à son retour de l'Inde, étant encore enseigne, il rencontra en mer l'*Hudson* de master et de mistress Saunder, lorsqu'il aperçut la jeune Espagnole, elle tressaillit de joie, elle l'appela, elle se crut enfin au terme de ses vœux. Hélas ! le fiancé, mis aux arrêts par son commandant, dut immédiatement quitter le pont. Frasquita espéra longtemps qu'il reparaîtrait; deux fois elle crut que la frégate française mettait en panne; mais la frégate poursuivit sa route, et Destaillis ne se montra plus.

— Il a renoncé à moi !... il en aime une autre, sans doute, l'ingrat !... murmura la jeune fille en fondant en larmes. Ma mère ! ma pauvre mère ! ah ! vous n'aviez que trop raison !... il méprise la *bailadora*, lui aussi !...

Peut-être même a-t-il ri de mes infortunes.

M. et madame Saunder, M. Peters Jackson surtout, prirent à tâche de consoler la jeune passagère. Notre chirurgien-major n'avait pas tout à fait tort dans la baie de Gibraltar. Frasquita Molinarès devait, peu après l'arrivée à New-York, prendre le nom recommandable de Peters Jackson.

De son côté, à peine arrivé en France, Destaillis qui n'avait encore reçu aucune des lettres de Frasquita, prend des informations, court à Marseille, puis à Toulon; Bergami était alors au bagne. — Non moins jaloux de l'enseigne français que du capitaine anglais Edouard Broughley, dont l'assassinat était cause de sa condamnation aux travaux forcés, Bergami se garda bien

de dire que Frasquita Molinarès était demeurée fidèle à ses serments.

A Nantes, les parents de Destaillis lui déclarèrent qu'ils ne consentiraient jamais à son union avec une danseuse dont la fuite avait été fort diversement interprétée.

Malgré tout cela, le jeune officier écrit à New-York ; sa lettre, confiée et recommandée au correspondant marseillais du capitaine Saunder, ne peut manquer d'être remise à Frasquita. — Du reste l'*Hudson* refera sans doute son voyage annuel.

L'*Hudson* revint, mais commandé par un autre capitaine que M. Saunder, qui renonçait enfin à la navigation.

Les destinées maritimes de Destaillis l'avaient emporté, sur les entrefaites, dans la mer des Antilles.

Six ou huit mois après, à la Martinique, un paquet dix fois timbré aux États-Unis et en France, lui fut enfin remis ; il l'ouvrit en tremblant ; il ne put en achever la lecture sans jeter un cri d'indignation.

Frasquita était mariée avec le neveu du capitaine Saunder qui, n'ayant reçu la lettre de Destaillis qu'après le mariage de la jeune fille, et devinant son contenu par quelques mots du correspondant marseillais, avait pris sur lui de ne pas la remettre à mistress Jackson. Il la renvoyait cachetée par mesure de prudence :

« Je n'ai point voulu risquer de jeter le trouble dans l'intérieur de mon neveu et de ma fille adoptive, écrivait-il. Je vous conseille donc, je vous prie en grâce et en honneur, de renoncer à des relations désormais brisées sans retour... »

Destaillis, tout désolé qu'il était, suivit le sage conseil de M. Saunder; mais quelques années après, la frégate la *Pandore,* dont il était lieutenant, vint s'échouer au bas de la Chesapeak.

De Norfolk, de Portsmouth, d'Hampton, de toutes les villes voisines, on accourait pour voir la frégate française. La foule ne cessait de s'accroître; pendant trois jours le rivage se couvrit de nuées de spectateurs.

Le troisième jour, au moment où à la faveur de la grande marée, l'équipage de la frégate désengravée, se hâlait et la remettait à flot, aux applaudissements de la multitude, Destaillis aperçut tout à coup une femme dont l'aspect le bouleversa.

Il peut cette fois courir à elle. — Par un heureux hasard, il la trouvesans son mari qui vient de s'éloigner. — Une explication franche justifie, mais trop tard, les deux fiancés.

— Destaillis, dit enfin Frasquita, en essuyant ses larmes, je n'oublierai jamais nos fiançailles et votre amour!...

— Moi, répondit l'officier, je ne me marierai jamais puisque vous n'avez pu être à

moi.... Espérance, souvenir ou regret, votre pensée aura rempli toute ma vie !...

La *Pandore* ramena Destaillis en France, il commanda plus tard notre vapeur, fit diverses campagnes et obtint deux grades. A son retour de la mer du Sud avec la *Sémillante*, une lettre de Frasquita lui avait été remise :

« Elle était veuve et millionnaire. Elle possédait à Hampton une manufacture magnifique, dix maisons et un immense espace de terrain cultivé. Elle n'avait pas d'enfants et lui offrait sa fortune avec sa main. »

Destaillis était résolu à se rendre aux vœux de sa fiancée d'autrefois. — A défaut

d'un mariage d'amour, il allait finir par un mariage d'argent et de raison.

Je fis à mon ancien capitaine tous les compliments de circonstance, en lui souhaitant un bon voyage pour les États-Unis d'Amérique, mais je ne pus m'empêcher de penser que le dénoûment final des grandes aventures de Frasquita Molinarès était d'une simplicité bien bourgeoise!...

Voilà comment finissent les romans du gaillard d'arrière; il n'y a de vraie fantaisie maritime que sur le gaillard d'avant; là les héroïnes ne vieillissent pas, les captives échevelées, les passagères, les prisonnières de forbans, les danseuses, les princesses ne

se transforment jamais en veuves héritières d'une usine et touchant les loyers de dix maisons.

Au gaillard d'avant la palme et la couronne!

Ah! si je n'avais cent bonnes raisons pour modérer mon envie, quels emprunts je ferais maintenant à l'excellent Madurec, l'inépuisable conteur de la *Bellone* et plus tard de l'*Alcibiade*.

Combien le titre formidable de ces deux volumes serait mieux justifié, si je me lançais hardiment sur ses traces en insérant,

ici même, une de ces histoires bizarres qui faisaient nos délices à bord.

L'Eau et le Feu jouent toujours les premiers rôles dans les contes archi-fantastiques de notre profond Madurec. La mer et l'enfer, le vieil Océan et le grand diable Satanas sont aux prises dans les trois quarts de ses récits, dont j'ai donné plus d'un échantillon à mes lecteurs fidèles, à ces amés et féaux compagnons que n'effarouche pas le langage inculte et coloré des hôtes du gaillard d'avant. Si, Madurec aidant, je reproduisais ici le *Fond de la mer*, par exemple — comme je l'ai fait dans mes QUARTS DE NUIT — ou si je ne réservais pour un autre ouvrage de longue haleine sa grande histoire de l'*Ombre d'un navire* — je

ne craindrais pas de m'entendre dire par de farouches censeurs, que j'ai fait de vains efforts pour parler convenablement de l'Eau et du Feu, et je ne serais pas exposé à la raillerie des mauvais plaisants qui me crient déjà que tout mon *feu* est tombé dans l'*eau*.

Telle est pourtant la règle ordinaire en fait d'amours fussent-elles mille fois plus brûlantes que celles de Frasquita...

Mais Bergami ?...

Fusillé comme pirate sur le bossoir d'un croiseur anglais, périt-il par l'eau et par le feu ? on ne saurait guère le dire, car — un journal que me communiqua le héros de cette histoire, ne m'a point suffisamment informé des détails de sa fin tragique.

Concluons, en affirmant d'une manière solennelle, que l'hiver dernier, au foyer de l'Opéra, je saluai profondément M. le contre-amiral Destaillis et madame Destaillis, sa femme, qui fut si chère, en 182*, aux dilettanti de Marseille sous le nom de Frasquita l'Andalouse.

Et sur cette conclusion qui ne laisse à désirer aucun renseignement, qu'il nous soit permis d'épiloguer à notre fantaisie.

Fassent les puissances du Feu et de l'Eau, les salamandres et les ondines, les Néréïdes, les Euménides et les neuf muses par-dessus le marché, que cette fantaisie soit aussi la vôtre.

Notre grave histoire est achevée :

Sir Edouard Broughley, digne fils de son père, est mort et enterré: que la terre lui soit légère !

Le capitaine Vertucci, dit Moussalem, a sauté dans le bouquet d'un superbe feu d'artifice; que les flammes du Bengale le réchauffent !

Le dey Ali-Khodja, est au paradis de Mahomet, à moins qu'il ne soit ailleurs, et il voit danser les houris du septième ciel si nos vœux pour lui sont exaucés.

Ne parlons plus du pauvre Bergami que son *coltello* maltais ne préserva point d'une fin lamentable; mais souhaitons à M. le contre-amiral Destaillis et à sa compagne

une postérité digne de leurs innombrables mérites.

Que leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, baptisés par l'eau, soient à jamais enflammés du feu sacré qui fait les hardis navigateurs et les vaillantes héroïnes! que les quatre éléments leur soient propices! Je le désire de tout mon cœur.

Qu'Alger reste à jamais possession française.

Que la Grèce et la Turquie s'embrassent sur les deux joues; que la Russie voie fondre ses neiges par un soleil napolitain; qu'elle cueille des oranges sur les monts Ourals et du raisin muscat aux environs d'Archangel!

que la Nouvelle-Zemble devienne un séjour de délices et la Sibérie un second Eden qui fasse perdre aux Cosaques l'envie de se loger à Constantinople, et de prendre leur quartier d'hiver dans les Indes Orientales !

Bref, que le monde entier vive en paix et en joie, afin qu'il soit permis de rire à ventre déboutonné sans que personne vous jette la pierre !

Quant à vous, chers lecteurs, nos vœux les plus tendres vous sont dus. Pendant l'été, que l'eau la plus limpide rafraîchisse votre vin et qu'elle arrose le jardin où vous nous lirez, complaisamment étendus sur d'épais et moelleux gazons; mais, pendant l'hiver, que le feu pétille joyeusement dans votre cheminée, tandis que vous parcourrez ces pages badines.

Enfin, enfin, permettez-nous de nous souhaiter à nous-même que la Fantaisie vous soit agréable !

Vive la vieille gaîté gauloise, et périsse l'ennui où se noient les pédants ! A tous les diables les envieux et les cuistres dont la bile calcine les entrailles ! Ce n'est ni pour ceux-ci, ni pour ceux-là que nous avons conté les aventures de Frasquita Molinarès à travers l'Eau et le Feu. Ce n'est ni pour ceux-là, ni pour ceux-ci que nous allons épiloguer encore, bien que nous n'ayons plus un mot à dire de nos personnages suffisamment ballottés, ce nous semble, dans les vingt-quatre chapitres précédents.

ÉPILOGUE.

—

ESQUISSES MARITIMES

I

Madurec et Diodore de Sicile.

C'était avant ma campagne sous les ordres du capitaine Destaillis, que je naviguais à bord du brig l'*Alcibiade* avec l'excellent Madurec, dix fois nommé dans le *Tableau de la Mer*, et notamment au précédent chapitre.

Sans empiéter sur l'avenir, sans toucher à ce que j'ai raconté ailleurs d'après lui, je puis bien, réflexions faites, en revenir à notre vieux compagnon de voyages.

Place donc à Madurec! place sur le gaillard d'avant!

Allons! heureux poète, toi, dont aucun critique chagrin n'enchaîna jamais la verve, allume ta vénérable pipe noire, et laisse aller ton imagination avec sa fumée au gré de la brise de mer!

Les matelots accourent autour de toi, tu entres en matière par la rocambole traditionnelle :

« Cric, crac, sabot, cuiller à pot, etc... »

Et tu en arrives à parler de ces trois frères, tous trois matelots, — qui partent de leur pays, l'un après l'autre, pour aller épouser la fille du roi!

« Le premier, l'aîné, rencontra sur sa route une vieille vieille, plus vieille que Mathieu Salé, qui lui demanda la charité pour l'amour de Dieu; — mais lui, qui avait hâte d'arriver au Louvre, ne détourna seulement pas la tête... »

Cette dureté lui portera malheur!...

« Le second frère manqua aussi de charité, en refusant de ramener dans sa chaumière la vieille vieille, qui grommela entre ses dents :

« — Il n'y a pas de danger non plus que la princesse veuille de toi!... »

Le troisième est le héros du conte, il partage sa pitance et son argent avec la pauvresse; il la reconduit dans une case isolée, où il fut fort surpris de voir...

« Ce qu'il vit, matelots! devine, devinaille! » s'écrie Madurec en son style.

Prigent, Cestac, Bleu-de-Ciel, Biniou, Mitrouillard, ses auditeurs ordinaires de l'*Alcibiade*, se garderont d'émettre leur avis. Ils espèrent que le conteur va se répondre à lui-même, ils attendent en silence; mais Madurec les laisse brusquement dans l'attente. — Il a soif, il demande une corne d'eau douce ou d'acidulage; il a besoin de

reprendre haleine; il a envie de fumer sa pipe.

Ainsi, camarades, devinez si vous pouvez; choisissez, si vous l'osez, entre les hypothèses les plus bizarres.

Madurec connaît le mérite d'une suspension au moment où l'intérêt est le plus vivement excité..— Il est conteur, romancier, feuilletonniste du gaillard d'avant; son *devine, devinaille!* équivaut à la formule sacramentelle : *La suite à un prochain numéro.* Vienne un grain, survienne une manœuvre imprévue, et de fait, la suite du récit pourra bien être renvoyée à un numéro, c'est-à-dire à un quart de nuit suivant.

Ce fut par un beau clair de lune et une

douce brise alisée que Madurec entama la fameuse histoire des trois frères matelots partis de leur pays pour aller épouser la fille du roi.

Les deux premiers — comme on sait — refusèrent durement l'aumône à la vieille mendiante qui implorait leur secours ; — mal leur en prit.

« L'aîné s'enfonça dans la vase jusqu'au cou et y resta jusqu'à temps que les gendarmes l'en retirèrent pour le conduire en prison.

« — Qu'ai-je donc fait pour que vous m'arrêtiez ?

» — Tu as volé, pillé, assassiné, piraté

sur terre et sur mer, nous avons ton signalement : *Yeux noirs, nez camus, cheveux noirs frisés...*

» — Ah! par exemple! ça, mon signalement, disait l'autre, mais j'ai toujours eu les yeux bleus, un nez de perroquet et les cheveux blonds, raides quasiment comme baguettes de tambour!... Auriez-vous la berlue dans votre régiment?

» Autant il passait de gendarmes, autant disaient : *Yeux noirs, nez camus, cheveux noirs frisés...*

» De manière qu'on le mit en prison, où il demeura, en attendant son jugement, et se disant en lui-même: — Les juges verront

bien que j'ai les yeux bleus, un nez de perroquet, et les cheveux raides.

» Mais, dans la prison, il n'y avait point de miroir, sans quoi Paul-le Blond se serait vu la tignasse noire comme le dessous de la grande chaudière au maître Coq.

» Le second frère, Jacquet-Droit-en-Route, fameux marcheur, ne fut pas moins puni; tous les matins, en s'éveillant, il se retrouvait exactement au point d'où il était parti la veille; il avait beau faire des quinze et vingt lieues chaque jour, il n'avançait pas d'une semelle; — au contraire, tant plus il marchait, tant moins il arrivait.

» A ce métier, il usa ses semelles, puis ses talons, puis ses pieds, puis ses jambes,

jusqu'aux genoux, de manière, qu'à la fin, il pensa en lui-même:

» — Faut qu'il y ait quelque malice là-dessous!...

» Mais Mathurin qui avait partagé sa dernière galette de biscuit avec la vieille, eut la chance à contre, vu que d'une parole elle change sa cabane en une maison de cristal où il ne manquait ni glaces ni miroirs, comme tu penses, et voilà qu'elle était une belle, jolie dame, plus mignonne qu'une tourterelle du bon Dieu, le teint fleuri comme un rosier, la bouche gréée en petites dents, plus blanches que l'écume de la mer, une couronne de perles sur la tête, une baguette de fée à la main;

» — Ah ! fit Mathurin en la regardant, j'ai idée que vous êtes sorcière ou quasiment, qu'il dit, dit-il, comme on dit.

» — Tu l'as dit, mon petit ; répond la fée en tirant un anneau de son doigt, un anneau d'or qu'elle lui donna de suite : — Voilà Mathurin, ta récompense, dit-elle ; ne va pas le perdre au moins !...

» — Il n'y a pas de danger, ma belle dame ; mais la manière de s'en servir, s'il vous plaît ?... »

L'anneau est un talisman qui préserve Mathurin des dangers sans nombre accumulés sur sa route par le conteur, et finit, bien entendu, par lui faire épouser la fille

unique du roi, à la plus grande satisfaction du gaillard d'avant.

Enfin, par la vertu de son anneau magique, Mathurin délivre ses deux frères la veille des noces, rend à Paul-le-Blond ses cheveux, ses yeux bleus et son nez de perroquet, — à Jacquet-Droit-en-Route ses jambes et la faculté d'en user, le tout sans préjudice d'un discours fraternel dont on devine la moralité profonde.

Les fictions et les contes devaient nécessairement trouver à bord des vaisseaux une place privilégiée. Partout où l'homme souffre ou s'ennuie, il demande une distraction salutaire à la fée du logis, à l'imagina-

tion, qui calme ses peines en les lui faisant oublier un instant.

Le conte de bord est un bienfait ; il guérit du spleen en provoquant le rire ou la curiosité. Tel pauvre diable de novice a dû, peut-être, de ne point perdre courage, aux fabuleuses aventures du *Prince Mystérieux*, du vaisseau le *Grand-Chasse-Foudre*, de Nathan-la-Flibuste, de Pierre-Capucin, le héros du *Fond de la mer*, ou de *Quatorze, l'homme fort*, qui tua le diable d'un coup de bonnet.

A terre, non plus qu'à bord, ne proscrivons jamais le conte ni le roman !... Ah! si nous étions dans un séjour de promission où couleraient des ruisseaux de lait, de

miel et de vin des Canaries; si nous vivions dans un paradis de Mahomet où des essaims de houris nous récréeraient perpétuellement par leurs pirouettes, leurs chants et leurs œillades, — sort charmant que nous avons souhaité au dey d'Alger Ali-Kodja et même à Nabou-Nègre ou à Bricolino; — si l'abondance, l'amour ou le plaisir nous faisaient un Eldorado, où les rhumatismes et les gastrites seraient inconnus aussi bien que les massacres; — si nous étions dans ce meilleur des mondes possibles, où l'existence entière serait un roman délicieux, — tout autre roman, par Panglosse! deviendrait un crime de lèse-bonheur et mériterait l'exil à perpétuité. Mais, hélas! la réalité n'a rien de si charmant qu'il ne soit fort doux de l'oublier quelquefois, ne serait-ce

qu'en lisant de chimériques récits d'aventures.

Les commandants et les officiers de nos navires se sont bien gardés de maltraiter les contes à bord; — les conteurs sont encouragés comme méritant bien de l'équipage.

Que de fois, pour ma part, j'ai envoyé offrir à Madurec, un bon verre de vin de ma table, afin de stimuler sa faconde!... Et qu'il faisait beau voir le mousse, chargé de la commission, s'avançant vers l'inépuisable conteur, son *quart* de *cambusium* à la main.

(Le mot *quart* a un millier d'acceptions maritimes: on pourrait remplir dix pages,

peu récréatives, avec ses définitions diverses. *Quart*, ici, veut dire vase de ferblanc contenant vingt-trois et non pas vingt-cinq centilitres. La cambuse, dont je n'essaierai pas de vous dévoiler les mystères, a ses droits de coulage sur les deux centilitres qui manquent au quart de vin pour en faire un quart de litre.)

Notre Ganimède pénètre dans le groupe des auditeurs d'Apollon-Madurec; notre page de bord glisse à travers le Décameron des vieux et jeunes chiqueurs couchés à plat pont, accoudés sur les poulies, adossés à la muraille ou aux affûts des caronades. — Ils se dérangent un peu, ils font place au messager du gaillard d'arrière.

— Cric ! s'écrie Madurec à l'aspect du quart de vin de cambuse.

— Crac! repartit l'auditoire.

— Un quart de vin dans mon sac.

— A la santé de l'officier! un temps, trois mouvements, action!... ni vu ni connu je t'embrouille, ça ne me donnera pas des grenouilles dans mes gargouilles!...

Le mousse, à ces mots, reçoit le quart de ferblanc vide et net, et peut-être, à la faveur de son message, parviendra-t-il à se blottir dans quelque coin assez près du narrateur pour recueillir un fragment de l'histoire de Sans-Peur, au sujet duquel, nous enseigne Madurec, le roi dit à la reine:

« — Pareil à Sans-Peur, il n'y a pas; le
» tremblement peut se mettre dans le ciel,

» sur la terre, dans la mer, tout partout!...
» Le vent, le feu, le diable, la mort, le ton-
» nerre à la voile peuvent aller le trouver,
» il ne sourcillera pas!... c'est connu, c'est
» prouvé ... à preuve... »

A preuve toute l'histoire de ce fameux Sans-Peur qui fit comme Ulysse et le pieux Enée une descente aux enfers...

L'eau et le feu sont de la partie, j'espère ; après avoir navigué sur l'Océan le plus orageux que puisse imaginer un maître en l'art de conter des contes à bord, Sans-Peur navigue à travers les flammes infernales, d'où il rapporta une corne du grand diable, M. Satan-Lucifer...

« — Qui, du depuis, n'en a plus que deux

» au lieu de trois comme auparavant. Et
» cette corne, Sans-Peur la planta au mi-
» lieu de la mer où elle fume toujours,
» étant, soi-disant, l'île du Feu... proche
» Saint-Iago de la Praga, que nous avons
» vue — pas plus tard que ce matin. »

— Bah! s'écrie Biniou l'un des auditeurs de Madurec, l'île do Fogo est la corne du milieu du diable?

— « C'est clair, puisque le diable n'a plus
» que deux cornes à son chapeau à trois
» cornes, et que, par la même occasion,
» tous les chapeaux à trois cornes se sont
» mis à sa mode et n'en ont plus que deux,
» de manière qu'on les appelle chapeaux à
» claque, rapport à la claque que Sans-Peur

» donna au diable pour lui arracher sa
» corne du front !... »

La démonstration est d'une telle évidence, le fait me semble d'une authenticité historique tellement incontestable que personne, j'en suis bien sûr, ne le traitera d'invention romanesque, ni de fiction fabuleuse.

L'île do Fogo est bien au sud des îles du Cap-Vert, — ceci est géographique.

Sans-Peur est le surnom d'une foule de héros; s'agit-il ici du chevalier Sans-Peur et sans reproche, de Jean Sans-Peur, le duc de Bourgogne, de Richard Sans-Peur, le duc de Normandie, ou de tout autre prince, guerrier ou aventurier célèbre ?

s'agit-il de l'un des frères Pizarre dont le nom en espagnol signifie Sans-Peur? — Madurec oublia de nous l'apprendre.

L'existence du diable est une vérité.

Les descentes aux Enfers sont des faits certains depuis Hercule, Thésée, Pyrithoüs et autres anciens, jusqu'à Henri IV, si toutefois la *Henriade* n'est pas un roman.

Quant aux chapeaux à trois cornes, tout le monde sait qu'ils n'en ont que deux.

Ainsi, malgré l'obscurité chronologique de la biographie de Sans-Peur, cette biographie est de l'histoire, un peu enveloppée des ténèbres qui entourent les commencements de tous les pays, y compris l'île do

Fogo, mais aussi historique bien certainement que le règne de Ménès pour les Egyptiens, — l'histoire de Dardanus ou de Teucer pour les Grecs, — celle de Latinus pour les Latins, — celle de Romulus pour les Romains, — celle de Pharamond pour nous.

Madurec qui fut l'historien de vingt vaisseaux, frégates ou brigs de guerre, Madurec de la *Bellone*, Madurec de l'*Alcibiade*, a bien autant de droits qu'Hérodote, Tacite, Ctésias ou Diodore de Sicile, à s'appuyer sur la tradition pour nous faire connaître l'origine de l'île do Fogo.

Diodore de Sicile, par exemple, a fait véritablement de l'histoire :

Primus apud Græcos nugari desiit Diodorus, a dit Pline l'Ancien, — « Diodore, le premier, cessa de faire des contes d'après les Grecs. » Une traduction de Diodore de Sicile n'est donc pas du roman. Eh bien, si c'est de l'histoire, malgré la *Description de l'île de Pancaie*, où l'on voit des allées d'arbres odoriférants à perte de vue, des fontaines qui forment une infinité de canaux bordés de fleurs; des oiseaux inconnus partout ailleurs, qui chantent sous d'éternels ombrages; un temple de marbre de quatre mille pieds de longueur, etc., etc.; si l'ouvrage de Diodore de Sicile est de l'histoire, parce que la tradition populaire chez les anciens Grecs lui avait donné ses lettres-patentes, — qu'on me dise pourquoi la tradition populaire chez les marins

français ne nous donnerait pas, à Madurec et à moi, nos lettres-patentes d'historiens de l'Ile-de-Feu ?

Je n'en démordrai pas ; l'origine historique de l'île do Fogo est la plantation d'une des trois cornes du diable dans l'Océan par le fameux Sans-Peur !...

Je le tiens de Madurec qui le tenait d'un conteur du *Foudroyant*, lequel l'avait appris à bord de la *Vervcine*, de la bouche d'un ancien du *Bellérophon*, où le plus vieux des maîtres de manœuvre la racontait comme un récit authentique du Diodore de la frégate la *Moqueuse*, que montait, en 1667, le capitaine corsaire Jean de Craque. — Plus haut, la tradition se perd

dans la nuit des entre-ponts et des fonds de cale.

Mais, raisonnons! L'histoire de notre corne est-elle moins invraisemblable que celle de la conquête de la Toison-d'Or, du siège de Troie, de la fondation de Rome, du livre des Sybilles, du poing rôti de Mucius Scœvola, des dévoûments de Lycurgue, de Codrus, de Curtius ou de Décius, tous contes à dormir debout, qu'on nous a enseignés sous le nom d'histoire?

A l'article Robert, roi de France, qui parvint à la couronne en 996, on lit dans le dictionnaire historique de Feller :

« Le cardinal Pierre Damien rapporte,
» qu'en punition de cet inceste (le roi avait

» épousé Berthe, sa cousine), la reine ac-
» coucha d'un monstre qui avait la tête et
» le cou d'un canard. On ajoute que Robert
» fut si frappé de cette espèce de prodige,
» qu'il se sépara de sa femme. »

Espèce de prodige... Pourquoi pas prodige tout à fait?... Oh! pour le coup, si le cardinal Pierre Damien est une autorité historique, Madurec de l'*Alcibiade*, notre vieux Madurec en est une aussi.

L'île do Fogo est la corne qui manque au diable, comme on peut le constater en comparant ses vieux portraits tricornus avec ses portraits plus modernes et seulement biscornus.

Mais ma dissertation critique m'entraîne,

je crois, un peu trop loin; revenons donc à ce que la reine (celle de Madurec, ne nous y trompons pas), dit un jour au roi son époux :

« — Je gage, moi, de faire peur à votre Sans-Peur. »

Le pari fut accepté, j'en passerai les clauses; — peu de jours après, la reine invita Sans-Peur à dîner. On servit un grand pâté sur la table royale, et le roi s'écria aussitôt :

« — Saprelotte, ami Sans-Peur, nous allons nous régaler un peu crânement !...

» — Sire le roi, répondit Sans-Peur, je m'en relèche les babines par avance; votre

pâté a une odeur que je préfère, soit dit parlant par respect, à celle du goudron et du fromage de Marolles. »

Ces paroles sont de l'histoire; Madurec les donne comme telles à la postérité la plus reculée.

« — Eh bien! nom d'un petit bonhomme!... s'écria la reine, monsieur Sans-Peur, découpez-nous ça pour que nous nous en repassions un quartier par le fanal.

» Un domestique, habillé de trente-six mille couleurs, comme un arc en ciel de carnaval, avance le plat devant le brave Sans-Peur, qui essuie son couteau sur sa manche, par manière de politesse, et ensuite y donne proprement le fil sur la

paume de sa main, un fameux cuir à rasoir, mes petits agneaux... »

Tout ceci est de l'histoire, et les gestes de Sans-Peur, et le costume du domestique.

> Et l'exclamation que la reine a commise
> Avec cette douceur qui la caractérise.
> Ce parfum de bon goût, ce ton noble et discret
> Dont une bouche auguste a seule le secret.

« Sans-Peur, enchanté de la gentillesse de la reine, qui parlait la bouche ouverte comme un vrai matelot, enfonce sa lame bien astiquée sous le couvercle du pâté, tout en répondant au roi et à la reine avec autant de chic qu'il le pouvait; — de manière qu'il s'occupait dix fois plus à faire son joli-cœur qu'à décoiffer la gargousse... belle gargousse, les enfants! qui sentait

plus fort que poudre et salpêtre, mais n'en avait pas le goût.

» Voilà donc le dessus du pâté qui tombe en grand sur la table... Et digue-daou!... patati! patata!... Dreu leu deu deu!...

» — Ah! tonnerre! fit Sans-Peur.

» Un régiment de pigeons vivants s'échappait en grand du dedans, en volant dans l'appartement.

» Si Sans-Peur n'avait pas eu peur, il avait au moins eu frayeur...

» Le roi, lui, faillit tomber à la renverse.

» La reine riait, fallait voir, d'autant qu'elle gagnait sa gageure, puisque Sans-Peur avait eu peur ou quasiment... »

Décidément j'aime mieux les pigeons de Madurec que le canard du cardinal Pierre Damien ; – prodige pour prodige, la volée du pâté me paraît à moi, de meilleur goût ; quoiqu'elle n'ait occasionné d'autre divorce que la perte du pari gagné par la reine.

Il serait difficile de trouver à l'histoire de *Sans-Peur* une moralité bien précise, si ce n'est que *le plus brave peut être mis en défaut.* Le conte renferme implicitement une leçon de modestie ; mais je doute que Madurec ait jamais eu l'intention d'en donner de semblables à ses camarades. Le plus souvent, d'ailleurs les récits du bon gabier n'étaient que de la fantaisie maritime, mais ses digressions, ses parenthèses, ses réflexions leur donnaient une véritable portée.

A la fin de notre campagne de l'*Alcibiade*, Prigent, Bleu-de-Ciel, Cestac, Mitrouillard, Biniou, avaient tous gagné aux contes de quart de l'excellent narrateur; — il n'était pas jusqu'au Parisien, aventureux gamin des faubourgs, qui n'eût perdu, à écouter le vieux conteur, un peu de son incrédulité goguenarde ; — perdre ainsi, c'est gagner beaucoup.

Madurec avait ses préjugés, pourtant, ses préjugés maritimes contre *les terriens*, en gros — et, en détail : contre les négociants, les avocats, les notaires, les grattes-papier, les commissaires de marine, les bourgeois, les paysans, les soldats, les gendarmes... — Assurément la kyrielle est longue... encore n'est-elle pas complète ; mais au fond de

tout cela, vous n'eussiez pas trouvé un atôme de fiel. Il n'avait de haine que pour les bandits fieffés, et même sa haine n'était-elle inexorable qu'envers le bandit incapable de se repentir.

Madurec! vieux Madurec, combien sont rares les gens de terre aussi indulgents que toi !

En général, les hommes se détestent tous les uns les autres comme l'Eau déteste le Feu qu'elle éteint sans miséricorde; à la vérité le Feu ne demande qu'à la tarir...

Mais où vais-je m'égarer encore une fois, lorsque je pourrais, imitant ton exemple,

brave Madurec, achever cet épilogue en causant marine, en racontant, en esquissant des traits qui peuvent tant bien que mal se rattacher au titre de cet ouvrage.

II

Les cantinières manquées.

A peu près à l'époque des mémorables combats littéraires des classiques et des romantiques, chacun de nos ports militaires était le champ de bataille d'adversaires non moins passionnés : — les uns s'intitulant

marins purs, ennemis systématiques de l'organisation des équipages de ligne, les autres partisans exaltés de la formation nouvelle.

Les journaux maritimes inséraient chaque jour de fulminantes polémiques dont retentissaient tous les cafés de Brest et de Toulon. On discutait avec acharnement ; trop souvent les discussions dégénéraient en assauts d'épithètes ironiques.

Les *marins purs* étaient traités d'encroûtés, de fanatiques, de mangeurs de corde et de goudron, de routiniers, de voltigeurs de l'ancien régime; ils ripostaient par les termes non moins injurieux de troupiers, cabillots, boutons de guêtres, ministériels, culottes de peau, etc.

Un lieutenant de vaisseau fut provoqué en duel à cause de ses railleries sur les coiffures des *soldats marins* :

— Parlons, avait-il dit, de leurs casques en cuir bouilli qu'on prendrait pour des *cocos;* admirons les casquettes à carreaux écossais dont on les affuble! Ils ont l'air de figurants de *Robin des Bois.*

La double comparaison fit fortune; on n'appela plus les casques que des *cocos*, et les casquettes valurent aux soldats marins le sobriquet de *Robins des Bois*; mais les suites du duel furent tragiques; l'auteur de la plaisanterie la paya fort cher; ce qui n'empêcha pas vingt autres duels, non moins fâcheux, entre les classiques et les

romantiques de nos ports, ou, si l'on aime mieux, entre les *Mangeurs de corde* et les *Robins des Bois,* l'Eau et le Feu en fait d'institutions maritimes.

Ces querelles antiques étaient apaisées, mais non oubliées, quand, me trouvant à Brest, je fus invité à dîner à bord du vaisseau le *Diadême*, par Amédée ***, l'un de mes anciens camarades. Vers la fin du second service, une salve d'applaudissements partie du milieu de la table, section des jeunes enseignes, provoqua tout à coup l'attention générale :

— Qu'y a-t-il donc?...

— Quel ban triomphal! s'écriait-on des deux extrémités à la fois.

— C'est ce farceur de Vergeroux qui propose d'embarquer une escouade de cantinières à bord des vaisseaux de l'Etat, et nous soumet son projet de règlement sur l'équipement, l'armement, l'uniforme, la solde et les fonctions de ces dames!

— Terrain glissant!

— Propos de dessert!

— Motion dangereuse!

— Extra réglementaire!

— Quel serait le maximum d'âge?

— Je demande le minimum!...

— Monsieur Vergeroux croit plaisanter,

dis-je alors; eh bien! j'ai connaissance d'un projet analogue très sérieux, et qui reçut même un commencement d'exécution...

— Bah! pas possible!

— Mais où?

— Mais quand?

— Dans la marine française?

— Dans la marine française, à bord d'une frégate de soixante canons, où j'ai fait campagne, moi qui vous parle...

— Ah çà! ne nous débitez pas un roman.

— Ce que j'ai à dire est de l'histoire.

Mon ami Amédée, passablement narquois

de son naturel, hocha la tête en signe d'incrédulité.

— Maître d'hôtel ! commanda l'officier chef de gamelle du *Diadème*, faites donc circuler le rancio et servir le dessert !

En un clin d'œil, les quinze domestiques de l'état-major eurent chargé la table de fruits et de sucreries, le rancio remplissait les verres ; j'avais la parole, et, me bornant à rappeler à mes amphytrions le temps mémorable des *Cocos* et des *Robins des Bois* :

— Messieurs, leur dis-je, le commandant de la frégate dont je vous parlais était l'un

des plus chaleureux partisans de l'organisation militaire des équipages. Ancien capitaine dans les hauts-bords, brave officier qui avait fait deux ou trois campagnes par terre, et n'en était pas plus mauvais marin, il nous voyait revenir avec de véritables transports de joie au système de l'Empire, rêvé pour la première fois, comme vous le savez tous, par le grand Duquesne. Il avait un bataillon sous ses ordres directs, mettait son bonheur à le faire manœuver sac au dos, et s'occupait sans relâche de lui donner des allures militaires. Quand il reçut l'ordre d'armer avec son bataillon la frégate la *Dryade*, il se souvint qu'en campagne les marins des hauts-bords avaient des cantinières, et trouva qu'il serait excellent d'en donner de même aux matelots des équi-

pages de ligne. En conséquence, il fit appeler son officier en second, chargé du détail général de la frégate :

— Commandant, objecta ce dernier, sans vous parler des ordonnances qui interdisent l'embarquement de femmes, je ne vois point à quoi serviraient des cantinières, puisqu'il n'y a pas de cantines à bord, que la vente des spiritueux est un délit sévèrement puni par notre Code pénal, et que les distributions régulières ne peuvent être faites que par les agents des vivres.

— Très bien! mon cher; voilà précisément ce que je m'étais dit aussi; mais la défense des ordonnances n'est ni formelle, ni absolue. On embarque journellement,

comme passagères, les femmes et les filles des employés du gouvernement envoyés aux colonies, les sœurs hospitalières destinés à nos établissements d'outre-mer, les familles pauvres qu'on exporte ou qu'on rapatrie...

— Pour une traversée seulement.

— Le temps ne fait rien à l'affaire.

— Causes d'urgence, commandant, raisons de service.

— Ces mêmes raisons existent pour nous. Il est intolérable que nos matelots soient forcés de laver leur linge et de raccommoder leurs effets eux-mêmes, une perte de temps énorme en résulte... donnons-leur des ménagères.

— Je comprends, dit le lieutenant chargé du détail, nos cantinières seraient les blanchisseuses et couturières de l'équipage.

— Précisément. Choisissons donc quatre femme de sous-officiers, et chacune d'elles sera régulièrement attachée à chacune de nos quatre compagnies. Elles recevront une haute paye prélevée sur la solde des hommes qu'elles débarrasseront de soins fastidieux, et nous, nous trouverons bien moyen de leur fournir un uniforme convenable.

— Sans doute, commandant, mais...

— Point de mais ! je me charge de faire agréer mon innovation par le préfet maritime; vous, lieutenant, trouvez-moi quatre femmes légitimement mariées à des maîtr s ou con-

tre-maîtres, alertes, bien portantes, et d'une moralité irréprochable...

— Ce sera difficile, commandant!

— Je vous autorise à prendre des femmes de simples matelots, si c'est nécessaire. Pantalon bleu l'hiver, blanc l'été, jupon barriolé rouge et bleu, chemise à grand collet rabattu, paletot d'uniforme; en petite tenue, chapeau de paille à rubans noirs, en grande tenue le casque; en cas de débarquement le petit baril, qu'elles porteront en bandoulière tous les dimanches pendant l'inspection. On leur assignera pour logement un poste en toile à voile, à tribord derrière, surveillé par le factionnaire du fanal d'habitacle... D'ailleurs, elles ont leurs maris.

Le lieutenant assembla, le soir même, tous les sous-officiers mariés.

Le lendemain, vingt concurrentes sollicitaient la faveur de faire campagne ; je passe les brigues et cabales, à la suite desquelles le lieutenant et en dernier ressort le commandant désignèrent les quatre futures vivandières ou plutôt lingères de la frégate.

Par malheur le préfet maritime refusa net son autorisation. Sur quoi le commandant déconfit avisa aux moyens de se procurer une musique militaire, qui ne cessa de répéter en nous écorchant les oreilles tout le long de la campagne, mais aurait, je crois, exécuté son premier morceau d'ensemble,

si le retour en France, le désarmement et le licenciement du bataillon n'y avaient mis un triple obstacle...

Ici je fus interrompu par un murmure de désappointement.

— Permettez, messieurs, m'écriai je aussitôt, le projet des cantinières ne fut point sans résultats. Malgré le *veto* du préfet maritime, deux d'entre elles ne se tinrent pas pour battues. On leur avait mis l'eau à la bouche, on les avait élues entre vingt; elles s'étaient monté la tête; le lendemain de l'appareillage, elles se trouvèrent cachées à fond de cale.

— Ah! ah!...

— Eh bien?...

— Qu'arriva-t-il?...

— Etaient-elles gentilles?...

— Elles n'étaient pas mal. Madame Simonnot, la plus grande, femme du second chef de timonnerie, avait environ vingt-cinq ans, de petits yeux bleus éveillés, un air mutin, le teint un peu trop coloré, mais agréable, une grande bouche qui riait à tout propos et laissait voir une double rangée de dents blanches à ravir; sa taille était bien prise et son allure hardie sans excès; il est vrai qu'elle était blonde. Madame Tiny, sa compagne, était brune, au contraire, piquante, rondelette, irrégulièrement jolie, grands yeux noirs, pieds petits, mains potelées, frétillante, pétulante, poudre et salpêtre.

— Aïe! aïe! fit mon ami Amédée.

— Ce n'était point une beauté que madame Tiny, femme d'un sous-officier d'infanterie de marine, sergent d'armes du bord; mais à terre on se détournait pour la voir passer, tant sa désinvolture faisait de promesses, et, quand on l'avait vue, on se détournait volontiers une seconde fois. Je vous laisse à deviner, messieurs, l'effet qu'elle devait produire, en pleine mer, sur une frégate de soixante canons.

Certaines de la bienveillance du commandant, Toinette Simonnot et Madelon Tiny apparurent sans crainte lorsque la terre était hors de vue. Elles furent conduites au lieutenant, et prétendirent que leurs maris

n'avaient aucune connaissance de leur stratagème; on consentit à les croire sur parole, et le fait n'a jamais été complètement éclairci.

Simonnot, le second chef, laissa bien percer un certain étonnement, mais il était fort lié avec le contre-maître de la cale, et l'on supposa qu'il n'avait pas été innocent du complot féminin.

Le sergent Tiny ne prit pas la chose si bonnement; il parut vivement contrarié de l'équipée de sa femme, et lui en adressa de violents reproches :

— Cantinière, oui! passagère par contrebande, non!... Appointée, embarquée, attachée au service du bord, à merveille; mais

sans traitement, exposée à être renvoyée en France, par on ne sait quel navire... Ah! tonnerre de tonnerre! si...

Si l'on n'eût été à bord, le sergent Tiny eût peut-être fort durement mal mené sa trop séduisante Madelon.

Pour commencer, le lieutenant avait déclaré aux deux passagères qu'attendu la décision du préfet maritime, elles ne devaient plus compter sur des fonctions quelconques. On les avait prévenues du refus de l'autorité; elles étaient coupables d'avoir passé outre et méritaient une prompte expulsion.

Les deux aventurières réclamèrent inutilement auprès du commandant; il consentit toutefois à ne pas les renvoyer par un des

nombreux bateaux de pilotage que la frégate rencontrait encore. Si toutes les quatre s'étaient trouvées à bord, je crois bien qu'elles auraient gagné leur cause et fait le plus grand tort à nos apprentis musiciens.

Madame Simonnot fut contrariée; madame Tiny prit son parti gaîment.

On les logea ensemble dans une étroite cabine de la sainte-barbe, dépendance de l'appartement du commandant, leur protecteur avéré. Puis, pendant près de huit jours, tout alla le mieux du monde; ces dames avaient le mal de mer; elles s'entr'aidaient charitablement. Mais, une ou deux semaines plus tard, quand elles furent amarinées, quand elles eurent commencé à

trotter menu de l'arrière à l'avant, de la sainte-barbe au petit gaillard, quand chacune se fut créé à bord de nombreuses relations, un matin, tout à coup, l'on entendit pousser les hauts cris dans leur cellule.

La cause de la querelle qui éclatait si bruyamment dans la sainte-barbe entre Madelon Tiny et Toinette Simonnot tenait, non-seulement à leurs récentes relations avec une foule d'audacieux et galants marins, mais encore à une intrigue plus ancienne, qui datait de l'armement de la frégate.

Toinette avait reconnu que son propre mari la trompait en se servant d'elle pour favoriser l'embarquement de Madelon.

Toinette s'en était vengée d'abord en faisant les yeux doux au sévère sergent Tiny; mais, froid comme Hippolyte, le sergent n'avait point pris garde à tant d'avances. — Alors elle se rejeta sur les adorateurs secondaires de sa rivale; en toute occasion, elle lui disputa la palme et la pomme. — Vingt griefs accumulés ainsi couvaient sous la cendre; une étincelle alluma l'incendie.

Junon et Vénus étaient aux prises, Grecs et Troyens accouraient de toutes parts.

La porte de la cabine est barricadée en dedans; mais, à travers la claire-voie, on ne perd pas un mot des reproches échangés.

— Ton mari est un monstre!...

— Le tien un ingrat!...

— Toi, une fausse amie!...

— Toi, une coquette sans vergogue!...

— Tu es cause que M. Adrien a dit....

— Tu as raconté à maître Colin que...

— Ce n'est pas vrai!

— Tu en as menti!...

On devine le reste.

Des trépignements, des soufflets, des clameurs aigres et perçantes, des bruits de robes et de coiffes déchirées, se mêlaient aux éclats de rire des simples spectateurs.

On défonça la porte.

Les cheveux noirs de Madelon Tiny étaient aux mains de Toinette Simonnot, dont les cheveux blonds étaient accrochés avec non moins de furie par la pétulante Madelon. Cramponnées l'une à l'autre, égratignées, les vêtements en lambeaux, elles continuaient le combat en dépit des efforts de la garde.

Il paraît que la porte avait été fermée d'un commun accord, et que la rixe était un duel en règle.

Les maris, arrivés les derniers, y mirent fin.

Chacun d'eux saisit vigoureusement sa femme et l'entraîna dans un coin : mais deux nouveaux combats suivirent ces actes d'autorité conjugale.

— Au lieu de m'aider! criait Madelon.

— Au lieu d'assommer cette mauvaise langue! disait Toinette.

— Nous séparer!... Eh bien, voilà pour toi!

Maîtres Tiny et Simonnot n'en furent pas quittes à bon marché; il y eut ce jour-là des horions et des yeux pochés, des grincements de dents et des taloches à faire frémir vingt ménages de terre ferme.

La garde, dirigée par le capitaine d'armes, parvint enfin à garrotter les mains aux deux vivandières manquées.

Le lieutenant, protecteur officiel de la morale et de la décence, les fit en outre

ficeler dans deux couvertures de laine grise, liées à la taille par des ceintures de corde, dont deux mousses, pages improvisés, soutinrent les bouts traînants pendant que les héroïnes montaient l'échelle qui mène au pont.

Une risée homérique les accueillit dès qu'elles y parurent, échevelées, furieuses, insultant le lieutenant qui les affublait des plus affreux sarraux qu'on pût inventer.

Le commandant, appelé à faire justice, commença par ordonner de leur mettre un bâillon à chacune et de les asseoir à tribord et bâbord du mât d'artimon.

Cette mesure rétablit le silence; mais les deux ennemies étouffaient de rage.

Le frater reçut ordre de leur laver la figure à l'eau froide, de démêler leurs cheveux et de les mettre en papillotes; il rencontra une résistance inattendue; le mouvement du cou étant libre, les prisonnières se démenaient encore.

Le lieutenant chargé de l'exécution de la sentence les menaça de les faire saigner à blanc si elles résistaient davantage. Les chirurgiens furent mandés. A leur aspect, Toinette et Madelon demeurèrent enfin immobiles.

Cependant le sergent Tiny tempêtait contre le commandant, qui le premier avait eu la malencontreuse idée d'enrôler des cantinières, et surtout contre Simonnot,

qu'il accusait fort judicieusement d'avoir imaginé l'embarquement furtif des deux femelles.

— Libre à vous de cacher votre Toinette, je m'en serais parfaitement moqué ! mais vous n'avez pas voulu qu'elle fût seule à bord. et vous êtes cause que mon enragée Madelon...

— Sergent, je ne suis cause de rien !...

— J'ai des soupçons que j'éclaircirai, maître Simonnot !...

— Je m'en moque comme de vous, sergent Tiny, et je vous engage à me laisser tranquille !...

Peu s'en fallut qu'après les femmes, les maris n'en vinssent aux prises.

A partir de ce jour, une sourde inimitié ne cessa de régner entre eux. Si leur première dispute ne s'envenima point, c'est qu'ils furent mandés dans la sainte-barbe par le capitaine-d'armes pour retirer de la chambre commune à leurs femmes les effets de chacune d'elles.

Une fois calmées et peignées, Toinette et Madelon furent délivrées ; on leur permit d'aller refaire leur toilette. Deux logements distincts leur étaient assignés, avec défense à Toinette Simonnot de jamais passer à tribord, et à Madelon Tiny de jamais s'aventurer à bâbord, sous peine d'être de nouveau attachées au pied d'un mât, avec bâillon et sarreau gris.

Mais consignes, défenses, menaces, rien

ne les empêcha d'en venir aux mains une seconde fois — peu de jours après — en plein pont!

Mieux avisé que le lieutenant, le maître d'équipage leur fit jeter quatre seaux d'eau de mer, ce qui les sépara incontinent ; et depuis, elles feignirent de vivre en paix.

— Quatre vivandières à bord! s'écriait le commandant, dégoûté de son projet pour la vie ; j'aimerais mieux cinq cents diables!... Il serait plus facile de mener un équipage entier de ces enragés mauvais sujets que nous nommons des *pratiques !*

Le jour du passage de l'Équateur, les deux ennemies firent trêve, pour jouer, l'une le rôle de madame, l'autre celui de mademoiselle la Ligne.

Elles dansèrent le soir jusqu'à l'extravagance.

— Simonnot me paiera ces galops d'enfer et ces valses du grand tremblement ! murmurait le sergent Tiny dans sa moustache.

— Toinette abuse de la permission, se disait Simonnot; je lui ferai passer un méchant quart d'heure !...

Dès qu'on fut au mouillage de Rio-de-Janeiro, Simonnot et Tiny reçurent en même temps l'ordre, le premier de conduire sa femme à la ville, le second d'accompagner la sienne à Saint-Domingue; joli village situé de l'autre côté de la rade, et où la divison française avait loué une maison de campagne pour ses malades. — Madelon Tiny

devait y servir comme infirmière. — Toinette Simonnot était recommandée au consulat de France, où l'on comptait lui trouver un emploi de femme de chambre.

Les deux maris s'étaient donné rendez-vous.

Profondément convaincu des torts de Simonnot, Tiny avait juré d'en tirer une vengeance éclatante. Simonnot, qui voulait bien se permettre les plus grandes légèretés, mais ne prétendait pas autoriser la même licence chez Toinette, conduisit sa blonde moitié à l'auberge, l'y traita selon ses menaces du jour du passage de la Ligne, lui laissa l'adresse du consul, et alla rejoindre à Saint-Domingue le sergent Tiny, qui l'attendait sabre au côté.

Ce sabre, malheureusement, passa bientôt à travers le corps de l'infortuné Simonnot, que l'équipage enterra le lendemain.

Tiny n'osa revenir à bord de la frégate, déserta et entra plus tard au service de l'empereur du Brésil.

Sa femme, réfugiée à l'hôpital, eut tellement peur de lui, qu'elle disparut et retourna en Europe. J'ai ouï dire qu'elle est aujourd'hui cabaretière à Liverpool.

Quant à la veuve Simonnot — le seul de mes quatre personnages que j'aie personnellement connu — après avoir exercé les fonctions d'infirmière, abandonnées, dès le premier jour, par Madelon Tiny, elle épousa en secondes noces, vers la fin de notre sta-

tion au Brésil, un autre marin de la *Dryade* et revint avec nous en France, n'ayant fait en résumé que changer de nom et de mari.

Elle se plaignait pourtant du soleil des tropiques, qui lui avait donné des taches de rousseur. — Voilà l'historiette !...

— Mon cher ami, me dit Amédée ***, vous croyez avoir fini ; eh bien ! nous avons à bord du *Diadème* votre sergent Tiny en personne.

— Bah ! mais il était déserteur avec circonstances aggravantes !

— Entré dans la garde de don Pedro, ainsi que vous venez de nous le dire, reprit Amédée, il resta fidèle à la fortune de l'em-

pereur du Brésil, le suivit à Oporto, se distingua devant Terceire et peu de temps après à Lisbonne, si bien qu'il est décoré de je ne sais quel ordre portugais. Depuis, profitant d'une amnistie, il est rentré en France. Grâce aux recommandations de notre ambassadeur en Portugal, il a été réintégré dans son grade, et presque aussitôt nommé adjudant; — c'est un exellent capitaine-d'armes.

— Il doit pourtant être un peu vieux.

— Mais il n'a guère que trente-huit ans, d'où je conclus qu'il en avait vingt-quatre sur votre *Dryade*.

— Je vous ai déjà dit que de mes quatre personnages je n'ai personnellement connu

que la veuve Simonnot, car je ne fus embarqué sur la frégate que six mois après les tragiques aventures de mes cantinières manquées.

— Eh bien! mon cher, je vous ferai faire connaissance avec l'un de vos héros, et l'autre de vos héroïnes.

— Madelon Tiny?

— Madelon Tiny en chair et en os.

— Plaisantez-vous? Me fabriquez-vous un roman à votre tour? Prétendez-vous me mystifier? Je vous jure, pour ma part, que je n'ai rien inventé.

— Je ne plaisante pas et n'invente pas

davantage, reprit Amédée; sachez donc que Madelon, repentante, est rentrée sous le toit conjugal; elle habite Brest, et vient tous les jours à bord du *Diadème*, où elle est, en ce moment même, sinon en qualité de cantinière, du moins comme marchande en titre.

— Allons! tout est bien qui finit bien, dis-je, en acceptant un cigare.

Au dessert avait succédé le café.

Nous sortîmes de la grande chambre, et mon ami Amédée m'emmena vers la portion de la batterie où étaient installées les boutiques volantes des deux marchandes du *Diadème*:

— La plus petite, me dit Amédée, est justement madame Tiny, et cet adjudant qui lui parle est son légitime époux, notre capitaine-d'armes; je regrette que la plus grande ne soit pas votre veuve Simonnot; mais... mais...

— Toinette, veuve Simonnot, est fixée à Rochefort, ajoutai-je.

A l'heure qu'il est, j'ignore encore si mon ami Amédée disait vrai. Peut-être ne crut-il pas un mot de ma véridique histoire, et voulut-il prendre sa revanche. Elle fut complète, en tous cas, car je le crus fermement.

Avant de monter sur le pont, nous allumâmes nos cigares à la mèche qui brûle, nuit et jour, aux environs du *Palais-Royal*

— c'est ainsi qu'on appelle parfois les boutiques des marchandes du bord, femmes maritimes par excellence, qui, pour mille bonnes raisons, ne se permettent jamais d'enfreindre les règlements de police intérieure.

FIN.

TABLE

Des chapitres du deuxième volume.

Fin de la table du deuxième et dernier volume.

Fontainebleau, imp. de E. JACQUIN.